

Les VDS et la guerre 40-45

Voici l'histoire de Piet en 1943

LON

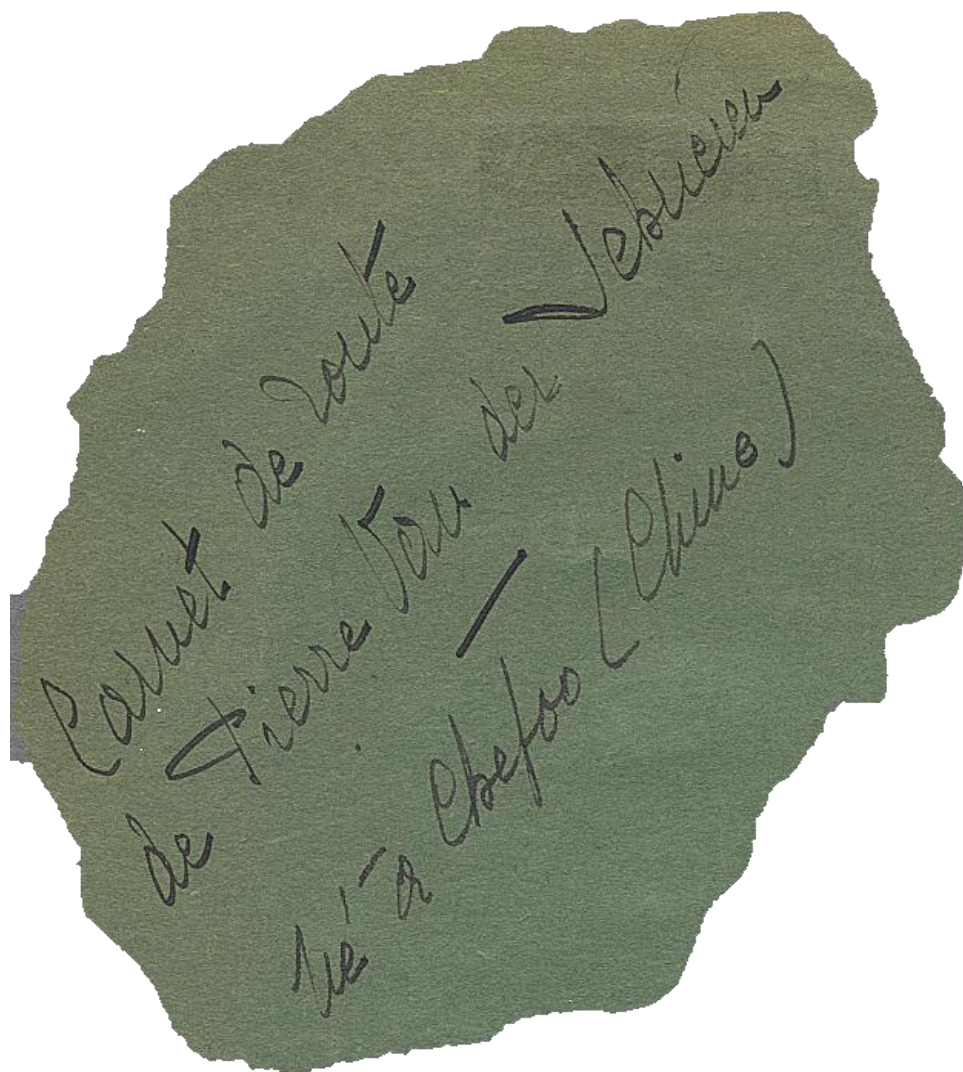
BRU



LIS

Carnet de route de Pierre Van der Schueren

mars 1943



A Françoise, Alain, Caroline et Laetitia

AVANT-PROPOS

Le 10 mai 1940, l'Allemagne nazie envahit la Belgique. Mon grand-père, Joseph Peeters, sous-directeur au Ministère des Colonies, dira comme à l'accoutumée: à ce soir ! à ma grand-mère. Elle ne le reverra que cinq ans plus tard... Le gouvernement belge ayant décidé de quitter Bruxelles avec tout son personnel le jour même, pour rejoindre les gouvernements alliés à Londres. Mon père, Fernand Van der Schueren, gère des plantations aux "Indes néerlandaises", mais en ce 10 mai 1940, tout s'arrête. Il n'a plus de travail. Notre voisin et ami de mes parents, le Commandant Edmond Crabbe, pilote lors de la Première Guerre mondiale et co-fondateur de la SABENA en 1935, se retrouve lui aussi "cloué au sol", également sans travail. Tous deux vont rentrer dans ce que l'on appelait alors la clandestinité. Les réseaux de résistance belges s'organisent, mais ils ont besoin d'argent ! Mon père et le Commandant Edmond Crabbe vont contribuer à cette action ... Quant à ma sœur Jeannette, elle termine ses études de puéricultrice à l'Institut Edith Cavel à Bruxelles. Les enfants juifs sont recherchés par la Gestapo, elle contribuera au passage de ces enfants en France du Sud, territoire non occupé par l'ennemi jusqu'en 1942. Mon frère Piet, lui termine ses études d'ingénieur agronome à Gembloux en 1943. A cette époque, l'armée allemande réquisitionnait tous les étudiants de dernière année universitaire pour les envoyer travailler en Allemagne. Piet décide de quitter la Belgique via l'Espagne et le Portugal avec son ami Paul Tulen (également étudiant en agronomie), pour rallier les forces libres en Angleterre. Durant tout ce temps, moi, petit garçon de cinq ans au début de la guerre, je resterai avec ma mère, dans la maison que nous occupions, au 3, avenue des Pâquerettes à Rixensart, un très joli village du Brabant wallon au sud de Bruxelles. Ma mère fait preuve de clairvoyance, elle est au courant de toutes ces péripéties et s'inquiète des conséquences d'une dénonciation auprès des Allemands. Personnellement, je ne comprends pas bien ce qu'il se passe. Et pourtant, je me pose des questions. Ma mère est anxieuse, toutes les fins d'après-midi, elle va regarder le passage de la relève de la garde de l'armée allemande à travers la fenêtre à petits carreaux du salon. Les Allemands occupent une des dépendances du château de Rixensart, située au bout de l'avenue des Pâquerettes. Un soir, au lieu de passer devant chez nous, ils sont rentrés dans notre propriété, ils ont montré un papier à ma mère... c'était un ordre de perquisition... Je me suis alors enfui chez des voisins. Lorsque je suis revenu, bien plus tard, ma mère était figée, les parquets et les planchers avaient été démontés et la maison était dans désordre effroyable. Les Allemands n'avaient cependant rien trouvé. Et pour cause, à la fin de la guerre, j'ai appris que tous les documents compromettants avaient été cachés dans des bœux scellés enfouis sous les poireaux dans le potager... Ma mère en est restée malade jusqu'à sa mort, le soir du 17 janvier 1954. Un jour dramatique pour moi. Mais revenons en mars 1943. Afin que vous puissiez vous rendre compte des moments difficiles de cette période, je vous invite à lire le carnet de route de mon frère Piet, dans lequel il décrit son évasion vers les forces libres en Angleterre avec son ami Paul Tulen, décédé en France durant ce périple.

Rixensart



Photo prise en juin 2010

L'Hôtel Pierard : où mon père jouait du piano le samedi soir et où il rencontrait les réseaux de 1942 à novembre 1943.

C'est au moyen de ce type d'avion que le Commandant Crabbe rejoignait Londres.



Le Westland lysander, avion de reconnaissance qui était utilisé durant la guerre de 1940-45 pour amener ou emmener des agents en Belgique et en France. Avec un rayon d'action de 800 km cet avion très silencieux, pouvait voler à très haute altitude (8000 m) et pouvait atterrir et décoller sur très courtes distances.

Résidence de la Kommandantur en 1943 et l'avenue des Pâquerettes où nous habitons.



Qui était le Commandant Edmond Crabbe ?

(décédé en février 1956)

Un grand ami de l'Aéro-Club Royal de Belgique n'est plus : **Edmond CRABBE**

C'EST toujours avec un sentiment de tristesse et de mélancolie que l'on voit disparaître un ami de longue date... L'Aéro-Club porte aujourd'hui le deuil du Commandant retraité Edmond Crabbe, son ancien Administrateur, et qui occupa d'autre part de hautes fonctions administratives.

Il fut, tout de suite après la guerre 1914-18, l'un des meilleurs adjoints du Général Van Crombrugge, Directeur de l'Administration de l'Aéronautique. Il collabora à la rédaction des statuts de la Sabena, dont il fut pendant plusieurs années administrateur; il fut aussi fort longtemps le Délégué du Ministre des Communications au Conseil d'administration de l'Aéro-Club, rôle qu'il remplit avec un dévouement exemplaire.

Edmond Crabbe était estimé et aimé parce qu'il était affable, serviable et d'un abord cordial... Son état de santé ayant laissé à désirer, il avait été obligé de ralentir ses activités.

Né à Saint-Gilles, en mars 1886, Edmond Crabbe était le fils du Commissaire de police en chef de cette importante commune. Malheureusement, il perdit son père alors qu'il n'avait guère plus de huit ans.

Il fit ses études à l'Athénée de Saint-Gilles. A seize ans, il s'engagea au Régiment des Carabiniers, conquiert ses premiers grades à l'Ecole régimentaire, à Wavre, passa par les cadres et, en 1911, nous le trouvons sous-lieutenant au 3^e Chasseurs à pied.

La guerre de 1914 éclate: le sous-lieutenant Crabbe participe aux dernières sorties d'Anvers; il est à Eppegem, à Steenstraete; il est dans les tranchées derrière l'Yser...

En 1915 il passe à l'aviation. Mais, pour lui, la campagne a été rude et, physiquement, il est fort handicapé... Après la guerre 1914-18 la Défense Nationale le désigne pour remplir des fonctions au Service de l'Aviation Civile. En 1925 il dirige le Service de la Navigation Aérienne. C'est au Ministère des Communications qu'il terminera sa carrière en qualité de Directeur de l'Administration de l'Aéronautique.

Lorsque les événements le forcèrent à abandonner ses fonctions à la Sabena, M. Gilbert Périer, Président du Conseil d'administration, lui adressa une lettre de remerciements dont nous extrayons les lignes suivantes:

« Vous avez rendu à la Sabena de nombreux services au cours de votre longue et fructueuse carrière. Je vous prie de trouver ici l'expression de notre vive gratitude. »



» En nous aidant, comme vous l'avez fait, à franchir tous les obstacles, grands et petits, qui se sont présentés sur la route de notre développement, j'ai la conviction que vous avez été l'un des ouvriers de l'expansion aéronautique belge et que, non seulement ceux qui participent directement à cette grande œuvre, mais également tous les Belges ont contracté à votre égard une dette de reconnaissance. Aucun de nous n'oubliera non plus la part que vous avez prise dans l'organisation des secours aux membres de l'Association du Personnel de la Sabena, pendant les dures années de l'occupation, au cours desquelles vos qualités morales se sont si bien exprimées ».

Le commandant Crabbe était titulaire de nombreuses décorations belges et étrangères: Commandeur de l'Ordre de Léopold et de l'Ordre de la Couronne; Croix du feu, Croix de l'Yser, Croix de guerre avec deux palmes, etc.

L'Aéro-Club Royal de Belgique, affligé par la disparition de « son ami », le Commandant Crabbe, adresse à sa famille ses condoléances attristées.

V. B.

Extrait de la revue " LA CONQUETE DE L'AIR " No 4 avril 1956

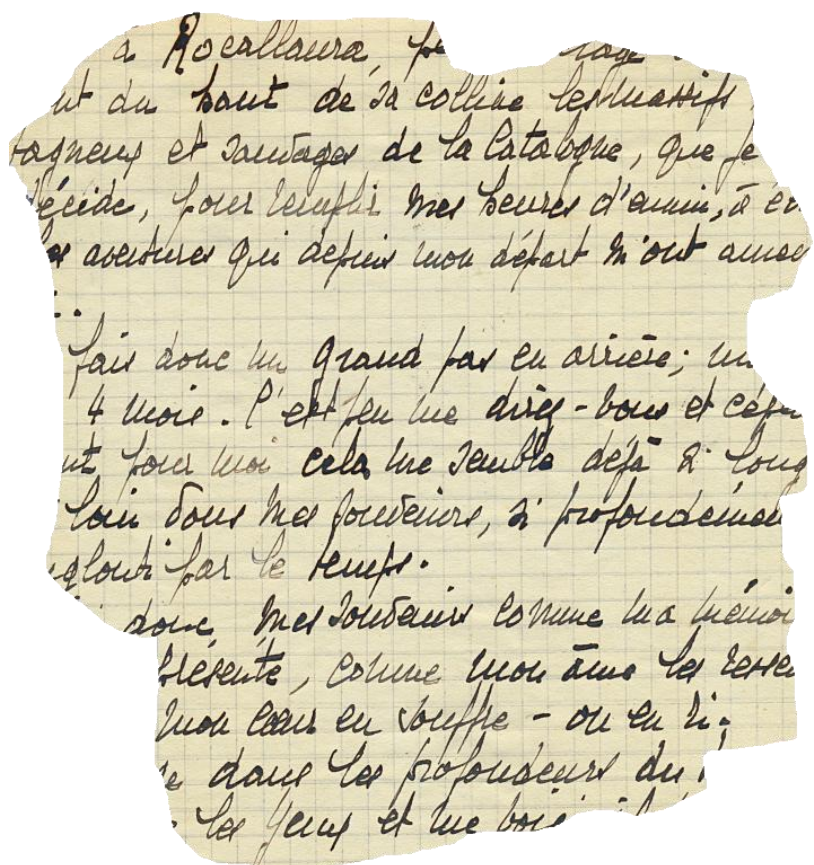
Lors de cette évasion, Piet a tenu un journal jusqu'à son arrivée à Lisbonne. De là, il a embarqué pour l'Angleterre.

Ce journal a été retranscrit par tante Marguerite d'Ypres (vous pouvez en voir un extrait ci-dessous).

Son histoire m'a beaucoup impressionné, aussi j'ai décidé un jour de faire une partie de son parcours afin de voir les lieux où Paul et lui avaient vécu et rencontrer peut-être des personnes qui les avaient connus.

Après un séminaire d'astronomie dans le Gers en 2005, je suis remonté vers Bordeaux en passant par toutes les localités où ils avaient été hébergés et bien sûr, j'ai pris quelques photos que vous trouverez dans son récit.

J'ai eu également la chance de rencontrer une personne très âgée qui les avait connus dans une circonstance dramatique, celle de la noyade de Paul...



à Rocallaura, je
ut du haut de la colline septentrionale
tagneux et sauvage de la Catalogne, que je
écide, pour le plaisir mes heures d'ennui, à en
et aventures qui depuis mon départ m'ont amené
J'ai donc un grand far en arrière; un
4 mois. P'est peu me dirai-je et cepen
ut pour moi cela me semble déjà si long
loin sous mes fourreaux, si profondes
glout par le temps.
donc mes souvenirs comme les mêmes
présents, comme mon âme se terre
mon cœur en souffre - ou en li
e dans les profondeurs du
les yeux et me bris

Journal de Piet

C'est à **Rocallaura**, petit village dominant du haut de sa colline les massifs montagneux et sauvages de la Catalogne, que je me décide, pour remplir mes heures d'ennui, à écrire les aventures qui, depuis mon départ, m'ont amené ici. Je fais donc un grand pas en arrière, un pas de quatre mois. C'est peu, me direz-vous et cependant pour moi, cela me semble déjà si loin, si loin dans mes souvenirs si profondément engloutis par le temps. Voici donc mes souvenirs, comme ma mémoire me les présente, comme mon âme les ressent, comme mon cœur en souffre - ou en rit.

Je plonge dans les profondeurs du temps, je ferme les yeux et me voici il y a quatre mois.



Bruxelles, lundi 8 mars 1943

Deux jeunes gens, deux étudiants, deux enfants avides d'être des hommes se sont donné la main pour échapper à la botte allemande, à la tyrannie des "boches". Que faire pour y échapper si ce n'est fuir le fléau, s'éloigner du piège tant qu'il en est encore temps...

Paul et moi, nous partirons donc, puisque c'est la seule solution. Depuis cinq jours, nous préparons notre équipée vers l'inconnu. Je ne demande conseil à personne, car je suis assez grand pour comprendre qu'il faut agir par sa seule volonté dans de telles circonstances.

Nous nous trouvons ici devant un problème à double tranchant.

Partir peut être bon et rester peut être une condamnation, mais le contraire peut être également vrai. Il s'agit de choisir l'un ou l'autre par son propre jugement, par une analyse individuelle de chaque cas et de décider soi-même après une réflexion sensée, impartiale et intelligente sur les suites qu'entraînerait une attitude ou l'autre. C'est ce que nous avons fait tous deux, sans nous influencer l'un et l'autre. Après trois jours de mûres

réflexions, nous décidons tous deux de partir. Partir ! Ce mauvais génie de la jeunesse. Partir ! Cet instinct inévitable qui nous pousse tous à tenter de voler de nos propres ailes. Partir où ce mot va-t-il nous conduire ? Il ne me fait pas peur, sans doute parce que je suis jeune, fort et confiant dans l'avenir parce que je crois encore au bonheur.

Evidemment, notre première question a été: où irons-nous? **Roger Margraff** venait de partir en Suisse et il avait réussi. Nous étions pleins d'admiration devant son exploit, bourrés de confiance devant sa réussite. Pourquoi nous, deux jeunes gens, n'aurions-nous pas autant d'audace ? C'est décidé, nous partirons en Suisse. A plus forte raison, Paul connaît un passeur près de Genève qu'il a rencontré lors de ses vacances de Noël à Paris. De mon côté, j'essaierai de trouver les filons qu'a utilisés R.Margraff. Je me renseigne donc, mais sa mère les ignore; lui seul avait connaissance de la filière.

Le jour du départ approche et nos discussions continuent. En parlant de la Suisse nos pensées s'envolent parfois vers l'Espagne. Un géographe trouverait cela bizarre. Nous, nous trouvons cela très naturel. En effet, qu'allons-nous faire en Suisse? Dans ce pays fermé, sans issue, entouré de peuples ennemis! Pourrons-nous y rester? Y vivre? Ne serons-nous pas refoulés? Abandonnés? Non certes, nous avons eu l'occasion de mieux le connaître. En effet, Paul a des parents dans le Midi, à **Ste-Gemme** en Gironde, chez qui il s'était réfugié en mai 38. C'était des fermiers, ils avaient une petite exploitation et ils ne pourraient pas nous garder tous les deux, bien longtemps. Suffisamment peut-être pour nous donner le temps de trouver une occupation dans une ferme voisine ou pour faire connaissance avec une organisation de résistance. C'est convenu, nous partirons pour Ste-Gemme. Paul laissera toutefois croire à ses parents qu'il qu'il prend le chemin de la Suisse.

Quant à moi, je suis toujours décidé à garder mon secret. J'écris quelques lettres que je ferai remettre à ma belle-mère après mon départ. Je mets cependant Janine (Jeannette) dans la combine, j'ai confiance en elle et j'ai besoin d'argent. D'autre part, je suis obligé de faire prévenir ma belle-mère pour qu'elle puisse remettre mes lettres en temps opportun et pour qu'elle fasse changer l'argent belge en argent français en toute discrétion pour ne pas éveiller les soupçons de mon père.

Et voici le grand jour, le premier pas de mon grand voyage approche. Ce n'est pas sans émoi que je quitte sans adieu, ni même un "au revoir", un père que je respecte, des amis qui me sont chers et une famille qui m'aime. Je lutte contre mes sentiments, mais le lundi 8 mars, c'est plein de confiance et le cœur dompté que je prends, comme d'habitude, la route de la gare.

Pour tout bagage, j'emporte une valise à soufflets qui a déjà connu d'autres escapades et qui a toujours bien tenu le coup lors de mes équipées sauvages. On s'attache à ces objets sans valeur, témoins de nos émotions, de nos aventures. Les choses les plus hétéroclites vous rappellent parfois tant de souvenirs, tant d'émotions qu'elles semblent prendre vie. Pour moi, cette petite valise était un de ces objets que les souvenirs font vivre. Et malgré sa triste allure, je la préférais à n'importe quel sac de cuir luxueux. Je prends donc mon train habituel avec son habituel retard... J'évite soigneusement les copains et je me dissimule le mieux possible dans un wagon... éclairé.

Arrivé à **Ottignies**, j'attends patiemment dans mon compartiment que la plupart des voyageurs sortent et que les étudiants de Gembloux rejoignent le quai de leur

correspondance. Je sors prudemment de la gare pour me rendre chez Paul. Il est prêt pour le départ. Nous ne tardons pas. Et sans long discours, nous faisons nos adieux à un père résigné et à une mère en larmes. Nous avons une demi-heure d'attente à la gare, officiellement nous avons pris l'express de Nancy de 7h30 en direction de la Suisse ... En réalité, nous nous dirigeons sur **Bruxelles**. Je me rends bien compte que c'est mal de ma part de tromper ainsi des parents, mais comment agir autrement pour ne pas subir l'emprise des sentiments qui les saisiront devant la vérité?

Nous cachons nos valises, et comme si de rien n'était, nous nous mêlons à notre groupe de copains. Mais à l'arrivée du train de Gembloux, nous nous esquivons habilement. A 8h00, nous prenons le train de Bruxelles. Nous retrouvons des amis de l'Athénée, Clémence et Hélène notamment, qui ne s'étonnent pas du tout de nous voir prendre la route de la capitale. C'est si logique de "brosser" une fois et d'aller à Bruxelles pour noyer son chagrin...

Arrivés à Bruxelles, nous allons attendre "Janine" (ma soeur Jeannette) à la porte de Namur, lieu du rendez-vous que nous avons convenu. Pour ne rien changer à ses habitudes, elle garde aussi sa demi-heure de retard. Il fait frais et nous attendons, silencieux, rêvant tous deux au soleil du midi, aux yeux noirs d'Espagne... Nous nous plaisons à laisser voguer nos pensées, l'esprit secoué par les rêves les plus audacieux et les plus insensés. Nous sommes surpris de la voir arriver si tôt. Comme toujours, ma soeur nous gâte, elle nous a apporté un grand panier de ravitaillement pour compléter celui que nous avons emporté. Elle nous passe des cigarettes et nous offre quatre choux à la crème à chacun... depuis neuf ans, que je ne les voyais plus qu'en rêve, quelle émotion

Après avoir écouté ses derniers conseils, nous prenons tous les trois le tram 15 pour nous rendre à la gare du Nord. Nous pour partir, elle pour rentrer .Les adieux sont courageux, qui sait quand nous reverrons-nous? Qui sait si nous nous reverrons...

Nous dînons dans un café en face de la gare, nous sommes très calmes. A 23 ans, on ne voit pas le danger qui se cache derrière l'inconnu. Lutter contre les ruses de l'aventure, que c'est merveilleux! Je suis seul responsable de ce que je fais, de ce que je dis, de ce que je subis, que c'est orgueilleux !

A la gare, nous nous renseignons sur les horaires des trains **Paris - Bordeaux** et avec joie nous apprenons que ce soir, à 21h30, il y a un bon train qui quitte la gare d'Austerlitz. Après un dernier regard jeté sur la place Rogier, et sur la façade sale de la gare du Nord, nous nous décidons à monter sur le quai. Bruxelles! Quand te reverrons-nous? Il y a du monde sur le quai et le coeur battant, nous voyons la bête de feu s'engouffrer sur la voie de Paris. Comme c'est l'habitude à présent, on se pousse, on se bouscule, on s'injurie, mais on arrive enfin à trouver une place dans ce train en provenance d'Amsterdam. Nous sommes assis très confortablement, et heureusement, car nous en avons jusqu' à 20h30 ce soir. Jusqu'à la frontière, le voyage est calme. Je lis sans comprendre. Sur chaque page, un regard, un visage m'apparaît et me fascine, un adieu s'estompe, un souvenir idiot m'agace. C'est le départ, on voudrait tout oublier, les souvenirs les plus sots font battre notre cœur exalté, cependant, quelque chose d'émotionnant et d'émouvant nous assaille. "**Rouane**" tout le monde descend ! Réussirons-nous? Tout se passe bien, les paquets sont à peine fouillés et les allemands ne demandent aucun papier. La police a assez à faire pour maintenir l'ordre dans cette foule pressée et énervée.

Nous voici à nouveau dans le train, mais nous n'avons plus de place, nous allons nous installer le plus confortablement possible sur la plate-forme. Je me cale près de la fenêtre. Pour passer le temps, nous engageons la conversation avec une demoiselle tout à fait avenante. Le voyage nous paraît moins long.

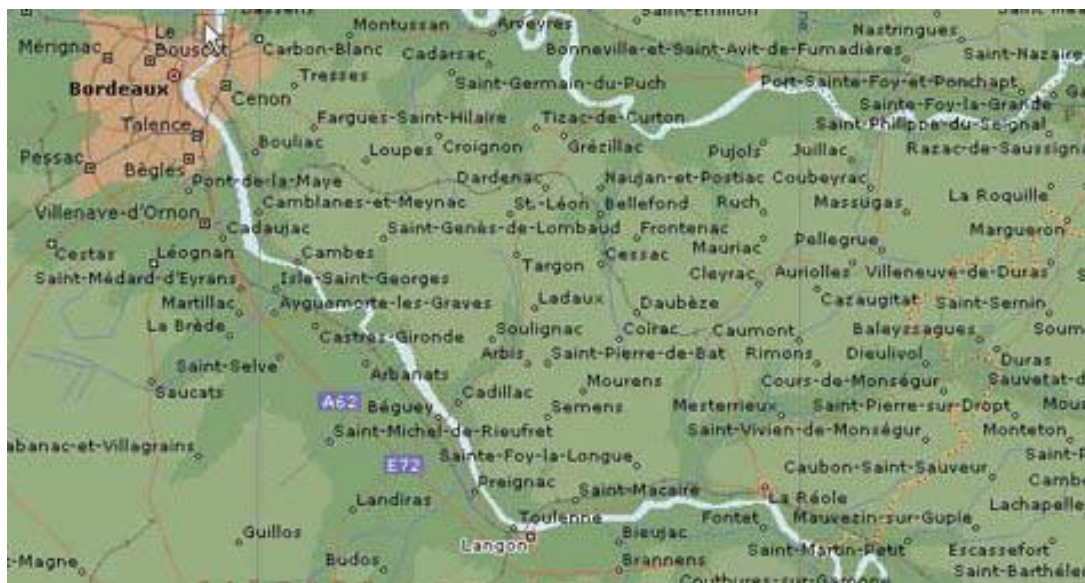
Enfin, **Paris** se montre ! Non par ses lumières, mais par un enchevêtrement de voies. Un dernier grincement, un dernier choc, le train s'arrête et la machine essoufflée par sa longue course semble expirer bruyamment sous cette halle imposante. Nous descendons et, en galants hommes, nous proposons à la jeune femme de porter ses bagages. A malin, malin et demi... Après tout, puisque nous sommes si gentils, si empressés, pourquoi ne pas en profiter? Aussi, ce n'est pas sans une certaine surprise que cette jeune fille nous conduit -surchargés de valises, de paquets et de sacs-, de sortie en sortie à la recherche d'un visage qu'elle ne trouve pas. Toutefois, le temps presse, et surtout un peu fatigués de ces allers-retours dans la gare et de notre rôle de porteurs, nous la quittons avec de grosses excuses... Ces jeunes filles sont toutes les mêmes! Nous sortons de la gare pour nous plonger dans les ténèbres de l'authentique ville lumière. Taxis et vélos alignés attendent la clientèle. Pourquoi ne pas prendre place dans un de ces engins? Même pensée, même geste, nous nous installons. Ce sera "300 frs Messieurs"... même surprise, même mouvement, nous sortons plus rapidement que des rats. La réaction ne se fait pas attendre: nous prenons le métro .Ce sera"3 francs messieurs"...

Arrivés à la gare d'Austerlitz, nous soupçons de bon appétit à la buvette. Nous n'avons pas de temps à perdre, car le train est déjà en formation. Nous arrivons largement avant le départ pour essayer de trouver une place. Trop tard, tout est déjà bondé, seuls les wagons de la Wehrmacht sont pour ainsi dire vides. Comme nous allons voyager toute la nuit, nous voudrions tout de même trouver une place assise. Nous entrons donc dans un de ces wagons allemands. Nous ne sommes pas surpris d'être mis à la porte des compartiments - où la place ne fait pourtant pas défaut. Nous devons encore remercier ces Messieurs de la grande faveur qu'ils nous octroient en nous accordant la permission de rester sur la plate-forme. Au moins, il y a de la place et nous ne serons pas trop serrés. Le train démarre et nous nous étendons comme nous pouvons dans notre inconfortable cellule. De temps en temps, un "fritz" vient se détendre sur la plate-forme ou dans le couloir. Ils ont entendu que nous parlions un peu l'allemand quand nous leur avons demandé une place, aussi certains d'entre eux entreprennent la conversation. Ce sont des soldats revenant de Russie où ils ont combattu 18 mois durant. C'est leur première permission et ils se rendent en repos à "Day". Leur seul souci est de savoir s'il y a beaucoup d'alcool et de vin là-bas. Evidemment, nous faisons semblant d'être de la région en répondant par l'affirmative à toutes leurs questions. Six heures, nous voilà à Bordeaux ! Il fait encore nuit noire...

Bordeaux, mardi 9 mars 1943

Nous attendons que le jour se lève dans la gare où nous sommes arrivés. Il est déjà six heures et le jour ne tardera pas à se lever. J'ai la tête lourde, je suis fatigué, j'ai faim; cet inconfortable voyage dans les courants d'air, sans sommeil et dans l'inquiétude nous a mis dans le même état que si nous avions passé une nuit de noces.

Enfin, voici l'aurore. Nous cherchons bien vite un café pour nous restaurer, mais tout est encore fermé et ce n'est qu'après un quart d'heure de recherche que nous trouvons un petit bar. Sans tarder, nous déballons nos provisions à peine entamées et c'est de bon cœur que nous avalons un verre d'un bon cru de Bordeaux et un café bien chaud. Notre premier soin, après avoir mangé et s'être lavés un peu, est d'envoyer des cartes postales aux parents et amis. Cela fait, l'horloge marque neuf heures. Il s'agit maintenant de se renseigner sur le passage de la ligne de démarcation. Evidemment, le lieu le mieux informé à ce sujet est certainement le bureau de renseignement de la gare. Nous y allons, et là, à notre grande déception, nous apprenons que la ligne de démarcation ne peut être franchie que par les français sur présentation de leur carte d'identité visée par la préfecture, qu'elle reste toujours interdite aux étrangers et bien gardée par la police française et les gardes allemands (quoi qu'en disent les journaux). Déçus, nous déambulons dans Bordeaux en réfléchissant sur ce qu'il y a de mieux à faire. Nous décidons de prendre un train en direction de Toulouse et de à la gare où l'on vérifie les papiers de passage.



Ainsi à 12h15, nous prenons un omnibus pour Toulouse et nous descendons à "**Langon**". Là, nous sortons de la gare sans ennuis. Pour plus de sécurité, nous nous informons encore sur le droit de passage, mais les renseignements de Bordeaux ne font que se confirmer. Nous devons arriver à "**La Réole**" coûte que coûte, et pour cela, nous devons franchir la ligne...



Le mieux à faire est de se rapprocher de ce terrible passage et de se renseigner sur les filons et tuyaux dans une ferme située à proximité des lieux. C'est ce que nous faisons. Nous arrivons en dehors de Bourg de "Langon" dans une campagne nommée **St-Pardon de-Conques**. Je rentre dans la ferme et, d'un ton décidé, j'expose mon désir au patron. Nous ne sommes pas les premiers et le brave homme nous indique immédiatement un petit chemin plus ou moins négligé des gardes, mais dangereux à cause des chiens. Enfin, il faut risquer ce que l'on vous offre. Toutefois, nous ne comprenons rien à l'itinéraire que nous expose le fermier... Heureusement, il s'en aperçoit et nous propose de nous précéder à vélo. Nous n'aurons qu'à le suivre à pied et à distance. Nous demandons le prix de cette aide, mais à notre grande surprise et vif plaisir, il refuse bruyamment toute offre d'argent. Ayant le permis de passage et étant un bon Français, il dit qu'il ne risque rien. Comme convenu et sans tarder, nous nous mettons en route en le suivant à une distance d'environ 500 mètres. S'il y a un danger, il tirera son mouchoir de sa poche et nous devrons nous planquer. Tout va bien. Nous avançons le cœur serré, en scrutant attentivement les alentours. Enfin, par un chemin de traverse, nous découvrons la plaque: "Attention ligne de Démarcation. Préparez vos papiers". C'est ici l'endroit le plus délicat. Nous apercevons le poste allemand et le poste français. Il s'agit de marcher doucement, d'avancer sans bruit pour ne pas être entendu des sentinelles, et surtout des chiens. Le passeur nous précède toujours. Il avance franchement et présente ses papiers en règle à la sentinelle. Nous remercions chaudement notre passeur et nous lui demandons les derniers renseignements pour rejoindre la route de **La Réole sur Garonne**. Nous avançons le cœur léger, assez fiers de notre audace, contents de les avoir roulés, à nouveau pleins d'espoir. Pour La Réole, hélas, il y a encore 20 km et n'ayant eu aucun repos depuis notre départ, nous sommes fatigués. Lourdement chargés, nous nous mettons en route dans l'espoir d'arriver le soir à La Réole. La nature est déjà bien avancée ici, les arbres sont en fleurs et bien feuillus, les cerisiers sont entourés par la neige de leurs pétales, les nombreux papillons voltigent sur les talus fleuris. Le soleil nous envoie des rayons inconnus en Belgique et autour de nous, tout semble nous inciter au courage. Nous parlons, le cœur joyeux, de cette différence de nature que 24 heures nous séparent et nous avançons allègrement sans penser aux km. Soudain, derrière nous, un klaxon ! Quelle aubaine ! Notre première rencontre sur cette route est une auto ! Vraiment, il ne faut pas laisser passer cette chance ! Et mus par le même réflexe, nous faisons signe à cette luxueuse voiture de s'arrêter. Les freins grincent et nous implorons poliment la permission d'avoir une petite place dans l'auto. La chance ne nous quitte pas. Etant seul, notre chauffeur nous offre de prendre place dans sa voiture et nous annonce qu'il se rend

à La Réole. Assis confortablement nous savourons notre aubaine et sourions ironiquement au passage de chaque borne kilométrique. Nous brûlons quelques villages et nous arrivons à **La Réole** 25 minutes plus tard.



Après de vives paroles de gratitude, nous mettons pied sur la vieille ville normande. Evidemment, les yeux des citadins sont rivés sur ces deux voyageurs qui ne sont visiblement pas de la région (surtout, moi) et nos bagages intriguent fort les Réolais. Sans parler, nous nous installons dans un café "**Le Turon** " pour nous désaltérer et manger le poulet que Paul avait apporté. De La Réole, il s'agit d'aller sur **Monségur**, à 12 km de là, puis de prendre la route de **Ste Gemme** qui s'allonge sur sept bornes. Nous avons un autobus à sept heures pour Monségur, tout va bien. Nous avons 4h devant nous.



Nous avons reçu un filon de **Me Sohet** concernant les départs en Espagne. Il fallait se rendre à **Villeneuve sur le Lot** chez **Mr Lavery** et lui remettre une lettre de recommandation qu'il nous avait donnée. Nous étions bien décidés à rencontrer ce Monsieur le plus vite possible, c'est-à-dire le lendemain. Nous prenons donc le soin de nous renseigner sur les heures de train. Le trajet n'est pas long, mais assez compliqué à

cause des correspondances et le garde nous prévient que nous reviendrons difficilement. Ayant obtenu tous les renseignements désirés et après avoir tout de même un peu visité cette ville si typique (où je suis déjà passé en 1940), nous retournons à La Réole le même jour. Au "**Turon**", nous attendons impatiemment... un verre... que le patron du café devait nous offrir une fois que nous l'aurions mis dans nos confidences. A sept heures moins le quart, nous le quittons sans avoir bu le verre de pinard tant attendu! Nous faisons cependant nos adieux dans l'espoir de raviver sa promesse, mais notre politesse reste sans effet et nous prenons le chemin de la gare pour rejoindre l'autobus.



La Réole, photo prise en août 2005

A sept heures nous quittons "La Réole " et nous arrivons rapidement à Monségur. Il fait noir à notre arrivée, aussi personne ne nous aperçoit.. Encore sept km à pied et nous serons arrivés à **Ste Gemme**, dans la famille **Lagarde**. La route me semble bien longue et ma pauvre valise bien pesante. Nous parlons peu, pensant aux heures mouvementées, pleines de surprises et d'émotions qui nous ont précédés ces derniers jours. Enfin, voici la ferme, il est temps. Je commence à être bien fatigué et mes yeux se ferment tous seuls. Nous frappons à la porte. Un aboiement suivi d'un silence interrogateur nous répond. Nous frappons une nouvelle fois et enfin, on se décide à nous ouvrir. Une vieille femme nous ouvre, fort saisie de voir deux jeunes hommes prêts à entrer. Dans la nuit, elle ne peut évidemment pas reconnaître Paul qu'elle n'avait plus vu depuis trois ans; surtout qu'à cet âge, on change en trois ans! Nous entrons dans la cuisine sous le regard effrayé de la grand-mère, mais la pauvre femme ne reconnaît toujours pas Paul, il est obligé de se présenter. Ce ne sont alors que des cris de surprise et d'étonnement les plus profonds. Il y a également le grand-père qui ne comprend rien à cette histoire. Sourd comme un pot, il ne sait pas encore à qui il a affaire. A force de cris et de gestes, Paul parvient à faire comprendre qu'il est le neveu venu se réfugier en 1940. Rapidement, Paul explique la raison de notre présence, criant par moment quelques bribes de phrases révélatrices dans l'oreille du grand-père. Bien vite, nous comprenons que nous ne pourrions pas obtenir de réponse...



Nous sommes un peu déçus, mais nous nous attendions à cette situation. Heureusement, nous ne sommes pas en retard pour le souper, car il n'est que huit heures pour ces paysans qui vivent à l'heure solaire. Nous avons encore une heure avant de souper et Paul décide d'aller rendre visite aux personnes qu'il a connues en 1940. Nous allons donc chez un voisin, **Mr Prioleau**, qui ne cache pas sa surprise. La conversation et quelques verres de vin font rapidement passer le temps. Nous lui demandons de se renseigner sur les fermes qui pourraient nous accueillir, mais les réponses sont évasives et pessimistes. Nous promettons de revenir le lendemain et nous souhaitons la bonne nuit à la famille **Prioleau**. Un bon souper -du moins nourrissant- nous remet un peu de notre fatigue et quelques bouteilles de vin ne tardent pas à nous donner une bonne cuite... si bien que Paul peut à peine parler et marcher. Le mieux maintenant est d'aller nous coucher.

Mercredi 10 mars 1943.

Le réveil nous tire d'un sommeil profond et met fin à une nuit un peu courte. Courage, il n'y a pas de temps à perdre, il faut agir. Nous déjeunons rapidement et sans tarder, nous entamons les 7 km qui nous séparent de Monségur. Nous prenons les chemins à travers champs, mais par malheur, nous arrivons juste à temps pour voir l'autobus descendre la côte du départ. Pas de veine ! Nous avançons sur la route, espérant rencontrer une voiture qui se dirige vers La Réole. Il ne faudrait pas qu'elle tarde, car le train ne nous attendra pas. Dieu soit loué ! Voici un camion qui arrive ! Les bras tendus, nous lui faisons signe d'arrêter. Il stoppe son véhicule et comme la veille, nous demandons la permission de monter : accordée ! C'est avec joie que nous grimpons dans la caisse du camion. Nous arrivons à La Réole peu après l'autobus, mais bien à temps pour le train. Je demande combien je dois, c'est 10 frs Monsieur (5frs de moins que l'autobus). Je paie. Le chauffeur (c'était une femme) voulait dire 10frs chacun ! Mais dignement, nous avançons sans daigner comprendre le tarif. Le trajet **Monségur-Tonneins** se fait dans l'inquiétude. Sur cette voie il y a souvent des contrôles de la police d'Etat et des Allemands et nous

n'avons ni papier à présenter, ni explications valables à fournir, dès lors nous devons bien suivre ces Messieurs. Enfin, nous voici à Tonneins. L'autobus pour Villeneuve attend les voyageurs à la gare. Nous sortons par la buvette pour éviter le contrôle des cartes d'identité que les gendarmes exercent à l'arrivée des trains, dans pratiquement toutes les gares. Lorsque nous arrivons, l'autobus est bondé. Cependant, à force de pousser, (sans s'occuper des cris d'indignation...), nous parvenons à prendre place dans la position la plus incommode qui soit, mais il n'y a pas le choix. 35km à faire dans ces conditions ne me fait certes pas sourire. Jamais je n'ai vu un autobus aussi bondé. La portière se ferme. La poussière entre de partout et impossible de ramener ma main pour m'essuyer la figure. Enfin, sur le coup de midi, je tombe... plutôt que je ne sors... de cet autobus sur la place de **Villeneuve-sur Lot**.



Nous entrons dans un café pour nous secouer et nous restaurer un peu, ensuite nous parcourons la ville cherchant l'adresse de **Mr Lavery**, mais personne ne connaît ce nom. Nous connaissons l'Administration où il travaille, mais par malheur, elle est fermée aujourd'hui, même le concierge est absent. Las de la recherche et de tourner sans résultat dans cette petite ville, nous décidons de risquer de prendre directement les renseignements au commissariat de police... "de l'audace encore de l'audace, toujours de l'audace!"(Danton). N'est-ce pas la devise que nous devons adopter? Nous savons très bien que nous nous jetons dans le danger, mais c'est le seul moyen pour connaître cette adresse. Nous entrons très naturellement dans le bureau et nous demandons les renseignements désirés. Aussitôt, on recherche la fiche au nom de Lavery et on nous donne tous les renseignements voulus en nous présentant même la photo de sa fiche d'étranger. Nous remercions, nous saluons puis, fiers de notre audace, nous recherchons la rue indiquée. Nous n'avons pas un long chemin à faire pour trouver la maison. Nous sonnons et Mme Lavery nous ouvre. Nous nous présentons en remettant la lettre de Me Sohet. Lecture faite, elle nous annonce que son mari est parti hier en voyage et qu'il ne rentrera que la semaine prochaine. Nous jugeons inutile d'insister et, très déçus, nous reprenons le chemin de l'arrêt de l'autobus. Nous sommes là depuis deux minutes, lorsque je me sens toucher à l'épaule, toujours sur le qui-vive, je me retourne bien vite et je trouve Mme Lavery derrière moi. Discrètement, elle nous fait signe de la suivre. Rapidement, elle nous explique qu'elle n'est pas revenue sur le nom de "Sohet", mais que ce n'est qu'après qu'elle s'est rappelé Maître Sohet et elle nous prie d'excuser sa méfiance. Rassurée, elle peut -à défaut de son mari- nous envoyer chez un autre Monsieur, l'avocat "**Zwendelaar**" qui pourra également s'occuper de nous. Elle s'empresse de nous y conduire. En cours de route, elle ne peut assez nous conseiller la prudence, en nous expliquant qu'à l'arrêt de l'autobus nous avons déjà deux jeunes

femmes de la Gestapo derrière nous, car nous sommes naturellement vite reconnus comme : " des étrangers " .

Nous voici arrivés. Nous la remercions et elle nous remet des tickets pour 1 kg de pain. Chez Me Zwendelaar, nous sommes accueillis avec des airs de conspirateurs et de terroristes, toutefois nous sommes vite rassurés devant ce petit homme méfiant. Nous lui exposons notre situation. Il devient fort confiant lorsque nous lui annonçons que nous sommes envoyés par Mme Lavery et Me Sohet qu'il connaît bien. Mais tout ce qu'il peut faire pour nous, c'est de nous trouver une place dans une ferme, tout trafic avec l'Espagne est interrompu. Nous sommes déjà très heureux de ce résultat et il nous promet satisfaction dès la semaine prochaine. Nous le remercions vivement et quittons maintenant Villeneuve le cœur plein d'espoir. Pour éviter le contrôle des papiers au départ de Villeneuve nous décidons de nous rendre au prochain arrêt d'autobus qui est à **Ste-Livrade** à 9km de **Villeneuve-sur-Lot**. Nous avons trois heures devant nous et ces 9 bornes sont loin de nous effrayer.

La route se fait le cœur léger, dans une nature bien vivante, baignant dans un soleil bienfaisant. Le long de cette route, je remarque de nombreuses maisons en briques creuses, pour se protéger contre l'humidité et la chaleur sans doute. Nous arrivons assez fatigués à Ste-Livrade, juste en même temps que l'autobus. Nous y montons, il est heureusement moins bondé que ce matin. Nous allons partir quand soudain deux gendarmes font irruption et annoncent: "papiers, cartes d'identité ". Il ne manquait plus que cela... Nous sommes évidemment très saisis, mais nous ne perdons pas notre sang froid. Discrètement nous nous levons pour sortir tandis qu'ils examinent les papiers des voyageurs qui nous précèdent. Hélas, et pour comble de malheur, impossible de sortir, car il n'y a pas de "clinche" à l'intérieur ! Le temps passe et ils sont déjà au milieu de l'autobus. Je me mets devant Paul qui, ainsi caché, fait signe à un passant d'ouvrir la portière. Heureusement, il comprend et s'exécute aussitôt. Nous profitons de ce que les gendarmes ont le regard fixé sur une carte d'identité pour filer comme des lapins et nous prenons la première rue de traverse venue. Nous ont-ils vus ? Je ne sais, toutefois nous ne les avons pas revus. Avec cela, nous sommes toujours sur la route. Nous décidons donc encore une fois de faire de l'auto-stop. Hélas, au bout d'une demi-heure, nous sommes encore assis sur une borne kilométrique perdant tout espoir pour aujourd'hui et repérant déjà les fermes où nous pourrions loger. Il ne faut jamais perdre patience, dit-on, et l'on a bien raison, car cinq minutes plus tard, un camion se dessine dans le crépuscule. Nous nous mettons en position et à force de gesticulations, le camion se décide à serrer les freins et à s'arrêter. Même tactique de politesse et de prières pour monter dans la caisse, et évidemment, c'est accepté. Nous commençons assurément à être du métier, bientôt, nous ne voyagerons plus qu'en auto-stop. Nous espérons encore avoir le train de Tonneins à La Réole car le camion va à bonne allure. Hélas, nous arrivons à la gare dix minutes après son départ et nous devons donc rester à **Tonneins**.

Le soir est tombé et il est impossible de faire de l'auto-stop à cette heure-ci. A la gare, nous nous renseignons toutefois sur le chemin à prendre pour rejoindre la route de La Réole auprès d'une grosse dame. Simple précaution pour le lendemain. Et celle-ci de s'exclamer et de s'écrier en nous demandant si nous sommes fous d'aller à pied à La Réole à une heure pareille! Nous ne cherchons pas à lui faire comprendre son erreur pour ne pas attirer l'attention sur nous. Nous avons faim. Heureusement que Mme Lavery nous

a donné des tickets de pain. Nous entrons dans la première boulangerie et nous achetons 1kg de pain. Par la même occasion, nous demandons à la jeune fille qui nous sert l'adresse d'un hôtel où nous pourrions dormir; elle nous indique "Le Castel fleuri". Le nom nous épouvante un peu... à cause du prix, mais après tout, pour une nuit cela ne peut coûter bien cher et il est absolument impossible de dormir à la belle étoile, car les nuits sont bien froides et il serait dangereux de se faire pincer. Nous nous rendons donc au Castel fleuri après avoir sauté le mur du jardin public dont nous ne pouvons pas sortir autrement. C'est un bel hôtel qui porte vraiment bien son nom. Bien qu'il fasse nuit, il a vraiment l'allure d'un petit château fleuri. Nous hésitons un peu pour entrer, mais devant la nécessité, nous nous décidons. Nous entrons et tombons dans une salle de restaurant où un tas de vieilles personnes papotent devant des gâteaux, c'est très collet monté. On se croirait plutôt dans un hospice de luxe. Notre arrivée réveille une serveuse. Nous lui expliquons que nous voudrions une chambre. Malheureusement, pour avoir la chambre, il faut souper ! Nous lui expliquons que nous n'avons pas de ticket, mais que nous ne refusons pas de souper. Naturellement, elle nous conseille d'attendre la patronne qui va rentrer d'un moment à l'autre. Nous attendons impatiemment au milieu de regards intrigués. Enfin, une femme de ménage apparaît et nous voyons avancer (...plutôt bondir dirons-nous) la grosse femme de la gare. Oui, c'est la patronne! Sans nous laisser placer un mot, elle nous demande à brûle-pourpoint : "Vous êtes belges, n'est-ce pas? Asseyez-vous, mangez, moi aussi je suis belge, je vous appellerai ensuite dans mon bureau". Sitôt dit sitôt partie ! Nous restons là encore tout saisis. Remis de notre surprise, nous nous installons. Autour de nous, on donnerait beaucoup pour savoir qui nous sommes et ce que la patronne a bien pu nous dire. Vraiment, nous sommes assujettis à une nouvelle journée mouvementée encore!

Bientôt, un copieux souper nous est servi. Nous craignons pour notre porte-monnaie, mais nous espérons une réduction. Nous attendons que tous les habitués aient quitté leur place, puis, pour occuper le temps nous remplissons nos verres du vin qu'ils ont laissé dans les bouteilles. Finalement, une serveuse vient nous avertir que la patronne nous attend dans son bureau. Nous rajustons notre cravate et nous la suivons. Derrière une table couverte de livres, de prospectus et de classeurs, la patronne nous accueille cette fois avec son plus gentil sourire. Elle nous explique aimablement que peu après notre départ de la gare, elle a été accostée par Monsieur Lavery. Sa femme lui avait téléphoné dans l'après-midi pour lui dire que vers 2h, elle avait reçu la visite de deux jeunes gens belges qui désiraient le voir. De là, elle en avait immédiatement conclu que cela ne pouvait être que nous, mais elle ne s'attendait évidemment pas à nous retrouver dans son hôtel. Elle nous raconte qu'elle est de Neuchâteau en Ardennes et qu'elle est installée ici dans le pays depuis vingt ans. Elle s'appelle Madame Roy et cache déjà deux Liégeois, ils travaillent en cuisine. Elle me fait l'effet d'une bien brave personne. Après avoir bu du café et de l'eau de vie, elle nous invite à rester chez elle jusqu'à demain. Evidemment, nous acceptons -trop contents de trouver une pension à si bon compte. Nous passons ainsi une soirée tout à fait inattendue avec la patronne et les deux Liégeois. La discussion porte sur la Belgique. Il faut que l'horloge sonne une heure du matin pour que nous nous décidions enfin à aller au lit. Une belle chambre est mise à notre disposition. Après une journée aussi mouvementée, le sommeil ne se fait pas attendre.

Jeudi 11 mars 1943

8 heures du matin, on frappe à la porte de notre chambre. Comme de juste, nous pensons que ce sont les Liégeois qui viennent parler encore un peu. Sans se douter d'autre chose, nous crions fermement "Entrez!" Oh surprise! Une gentille brunette de dix-sept ans nous apporte notre déjeuner. Toute rougissante, elle dépose son plateau sur la table de nuit et elle nous souhaite le bonjour. Il y a de quoi être saisi ...surtout que nous n'avons pas de pyjama. Pour une jeune fille, c'est assez choquant. Je ne puis m'empêcher de sourire à la pensée que Paul voulait se lever pour aller ouvrir. Vraiment à la vue de ce jeune homme en petit caleçon, je crois qu'elle aurait pu perdre l'équilibre avec son plateau... Nous-mêmes, surpris de cette visite, nous ne trouvons rien à dire. Nous déjeunons donc au lit et une fois notre toilette faite, nous allons saluer la patronne. Par mesure de prudence, elle nous demande de ne pas trop sortir en ville. Nous lisons en attendant le dîner. Un bon repas nous ait servi à midi, la spécialité du pays: du confit de canard d'oie. Ayant fait la connaissance de notre petite serveuse du matin, nous profitons de sa compagnie pour aller visiter la ville l'après-midi. Paul tombe évidemment amoureux (à sa façon). **Tonneins** est une jolie petite ville arrosée par la Garonne qui se trouve sur la route et la voie Bordeaux – Toulouse. Le soir, nous voulons prendre le train de retour, mais la patronne nous invite encore à souper et à loger ici. Les menus nous plaisent, le service aussi... C'est pourquoi nous acceptons avec joie cette invitation. Un bon souper nous attend et, c'est au grand l'étonnement de la clientèle, que nous restons. La soirée se passe comme la veille, à discuter et à papoter avec la patronne et les deux liégeois. En considérant notre petite assemblée, on se croirait vraiment en Belgique. Cela nous fait bien plaisir de nous retrouver ainsi, en famille si l'on peut dire. Enfin, il est l'heure d'aller dormir et c'est à des rêves fous, que nous fermons les yeux.

Vendredi 12 mars 1943

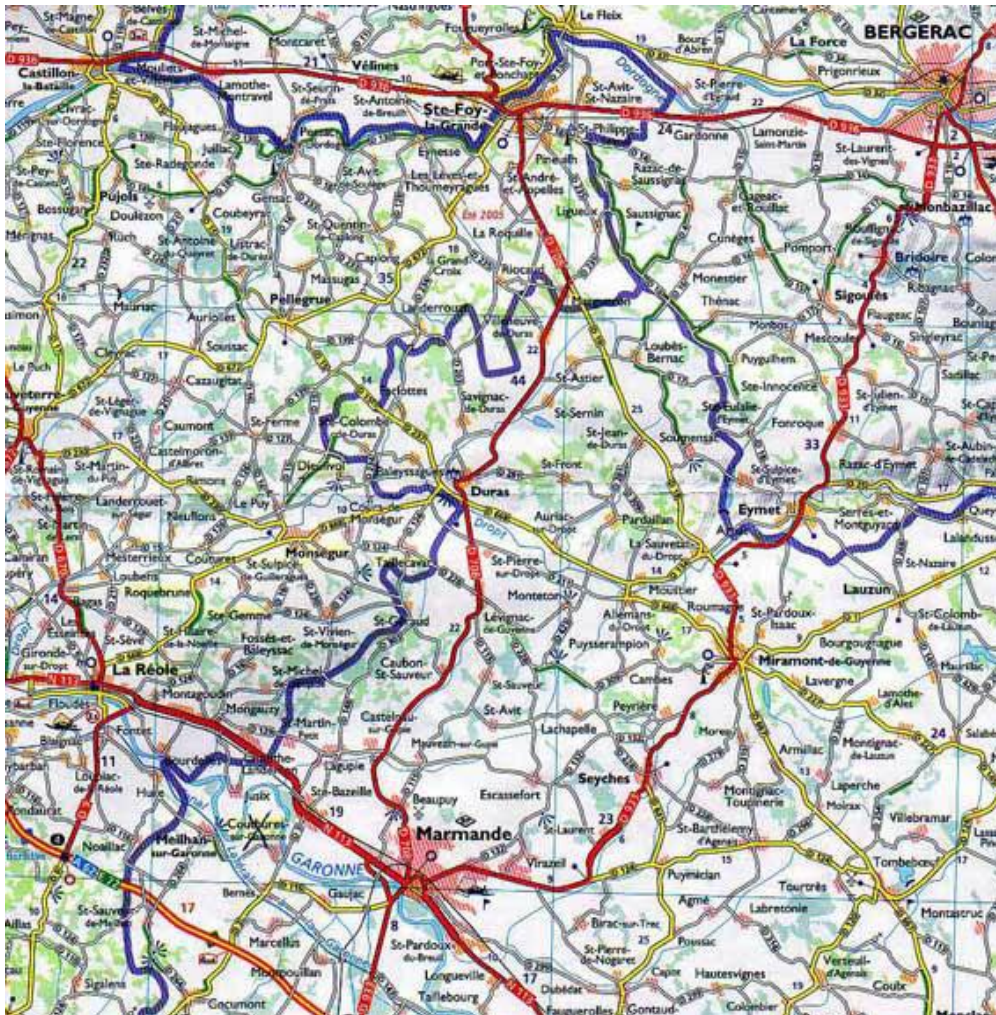
8 heures ! Comme la veille, **Jeannette Vacheyron** (c'est le nom de la petite serveuse), nous apporte le déjeuner, mais cette fois nous l'attendons et nous ne la faisons pas repartir aussi vite qu'hier. Nous n'avons pas à tarder pour le train, aussi, notre toilette faite, nous avons juste le temps de prendre congé de la patronne qui ne veut absolument rien recevoir pour les deux jours de pension extra. Nous nous confondons en remerciements et après avoir serré la main des liégeois, nous prenons le chemin de la gare (Paul cependant n'oublie pas d'embrasser Jeannette !). Arrivés à la gare, nous apprenons que le train a une heure de retard, mais nous profitons de l'absence de contrôle par la gendarmerie pour passer de suite sur le quai. Nous sommes assez tristes de quitter Tonneins. A cela s'ajoute la mauvaise humeur liée à l'attente de ce train. A 11heures, il s'amène avec une demi-heure de retard. Nous choisissons un wagon bondé pour pouvoir plus facilement s'esquiver en cas de contrôle. A Marmande, nous stationnons un bon moment, et c'est avec anxiété que nous voyons les Allemands tourner sans cesse autour du train. Enfin nous voilà repartis. A La Réole, nous sortons par le hangar à bagages, mais avec le retard du train, nous avons raté l'autobus. Nous faisons donc un bout de route à pied, mais bien vite, nous décidons de nous arrêter pour faire de l'auto-stop. C'est malheureusement une route peu fréquentée et il nous faut attendre une bonne heure et demie pour voir arriver une camionnette, suffoquant sous sa charge de porcs! A notre

signe habituel, il s'arrête et accepte de nous prendre sur le marchepied. Peu importe pour nous, du moment que nous n'allons pas "pedibus jambis". Près de Monségur, nous descendons pour prendre un chemin à travers champs qui nous conduit à St Gemme. Remercier le chauffeur avec art est quelque chose que nous n'ignorons plus maintenant, et courageusement, nous entamons nos 7 km finaux. En route, nous passons devant une ferme dont Paul connaît fort bien les habitants. Il est midi, c'est l'heure du dîner et dans une ferme deux de plus ou de moins, peu importe. C'est "l'occasion" ou jamais d'aller dire bonjour. Le reste de la route se fera plus aisément après le dîner! Nous entrons donc. Paul est vite reconnu, il est accueilli par des exclamations de joie, de surprise et d'étonnement. Comme nous l'espérions, nous sommes aussitôt invités pour un bon et nourrissant repas de ferme et surtout, on nous sert du bon vin.

Alexis, (un prisonnier évadé resté 18h sous un train), nous promet de faire tout ce qu'il peut pour nous trouver un tuyau pour passer en Espagne et il nous remet déjà une feuille de ravitaillement. Nous quittons la table, l'esprit assez troublé et le pas peu sûr. Alexis décide de nous emmener à Monségur pour nous mettre en rapport avec la gendarmerie de cette ville, qui est tout à fait anglophile.

Toutefois, nous retournons auparavant chez Lagarde pour prévenir de notre retour. Nous sommes partis depuis deux jours alors que nous devons rentrer le soir même, ces gens pourraient bien croire que nous nous sommes fait pincer par la police. Qui ne l'aurait cru ? La grand-mère nous accueille d'ailleurs avec ces paroles "je pensais que vous étiez pris, j'étais déjà bien contente"... assurément, nous ne sommes pas les bienvenus ici, heureusement, ce ne sera pas pour longtemps. Le père Lagarde nous offre quand même un verre d'eau de vie qui vient troubler un peu plus notre esprit échauffé. Tous trois à vélo, nous prenons la route de Monségur..., c'est la route des cafés,..... le vin, l'alcool, quel mélange!. Nous nous présentons cependant correctement à la gendarmerie qui décide de nous ignorer dans le canton en nous promettant de ne jamais nous demander nos papiers. Et puis les tournées continuent, tant et si bien que nous nous affalons tous deux dans une grange, mais nous sommes réveillés par la patronne qui nous jette énergiquement à la porte. Nous cherchons Alexis dans la ville, il est introuvable. Nous reprenons la route en pédalant tant bien que mal et en conduisant à la mode "loopings ". Nous voici enfin arrivés! J'ai encore le courage de me déshabiller avant de me mettre au lit, mais Paul se jette tout habillé sur les couvertures. A minuit, je suis réveillé par les cris de la grand-mère qui s'indigne de voir Paul avec ses bottines, tout habillé dans le lit. Il est heureusement un peu remis et parvient à se déshabiller. Nous nous rendormons d'un sommeil d'ivrognes, abrutis par les vapeurs d'alcool. Que le vin est traître, une autre fois on ne nous y reprendra plus... dit-on !

La Réole et ses environs:



La Réole, samedi 13 mars 1943 - (9 heures)

Nous sommes réveillés par des cris d'homme en colère; c'est Alixis, il ne retrouve plus son vélo et nous accuse de l'avoir sorti du hangar ou de l'avoir caché. Nous étions "dans les vignes du Seigneur, oui", mais toutefois, nous nous rappelons très bien qu'Alexis nous a quittés en s'en allant à vélo. Fort pris par son pèlerinage dans les cafés, il a certainement dû l'oublier dans une ruelle ou l'autre. Aussi nous lui conseillons de retourner à La Réole et de questionner les patrons de café. Sitôt dit sitôt fait. Naturellement, une heure après, notre Alexis arrive fièrement sur son vélo!!! Dans quel café l'avait-il laissé? Je ne sais. Nous devons bien accepter ses excuses de gentleman. Les vieux Lagarde prennent maintenant notre émotion à la rigolade, mais nous sommes heureux de la tournure des événements. Déjeuner vite fait, petit appétit et estomac malade... Nous avons tous deux la G.D.B. Pour passer la journée, nous

rendons visite aux Priolot où nous blaguons toute la matinée avec la jeune fille et une de ses amies dont Paul tombe (cela va de soi) amoureux (encore à sa façon!). Puis c'est une visite au forgeron, un prisonnier évadé. L'après-midi, nous nous rendons chez Jabouyna et nous finissons la soirée chez M. Priolot, seule maison où il y a la TSF au village. Une fois rentrés nous rions encore bien avec la Mère Lagarde en parlant de la nouvelle aventure amoureuse de Paul. Nous nous couchons enfin, un peu plus discrètement que la veille.

Aujourd'hui nous avons également reçu une invitation pour aller dîner chez le beau-fils des Lagarde que Paul connaît par suite de son séjour en 1940. Le lendemain nous devons dîner à Coutures, dans la famille Lavergne.



Dimanche 14 mars 1943

Nous soignons davantage notre toilette, car c'est dimanche; nous voulons briller à la messe devant les jeunes filles du pays et faire bon effet dans la famille Lavergne. Paul décide d'aller chercher sa nouvelle conquête (Geneviève) pour aller à la messe. Mon Dieu, pourquoi pas? Après tout, c'est encore l'occasion de boire un verre de vin. Ici, il suffit de rentrer dans une ferme pour qu'on vous offre un verre et si vous vantez les vignes du propriétaire vous pouvez être certain que vous avez droit à la bouteille entière, mais il faut le faire adroitement. Chez Geneviève, nous vidons donc notre bouteille avant d'emmener notre convive à l'église. Comment un curé peut-il supporter d'avoir une église aussi délabrée, aussi sale, aussi peu convenable, -nous ne pouvons pas comprendre. Les statues sont mal posées, le chemin de croix est incomplet, l'harmonium ne parvient à jouer qu'une note sur deux, les chaises sont dispersées, il y a de la terre et de la poussière partout et des carreaux sont cassés. Cela nous fait l'effet d'un manque total de respect envers Dieu. Nous comprendrons plus tard que ces curés -ayant parfois "dix" églises- ne peuvent s'occuper de toutes, en général ils ne soignent que celle qui est rattachée à leur cure. Ils ne peuvent non plus compter sur les rares fidèles dont la moitié sont des gosses entre 2 et 6 ans. En tout, nous sommes une vingtaine à cette messe et vraiment, ce manque de piété me fait de la peine. Y a-t-il encore quelques idées religieuses en France ? C'est à se demander.

Après la messe, nous nous rendons chez Lavergne. Le soleil tape dur et Paul sue à grosses gouttes. Au bout d'une heure et demie de marche, nous arrivons enfin. C'est une belle ferme, mais elle est vieille et elle a l'air complètement délabrée, comme toutes les fermes dans la région. Nous sommes fort bien accueillis. Nous attendons que Monsieur rentre du bois pour

manger. Cela ne tarde pas et aussitôt nous sommes dix à table: Mr, Mme, le Grand Père, les deux filles Ginette (13 ans) et Rose (19 ans), son fiancé, un ouvrier et sa femme, Paul et moi.



Je ne me souviens pas dans ma vie avoir fait un dîner aussi copieux. Cela me rappelle un peu les dîners que devaient faire les Seigneurs du Moyen- Age. Voici d'ailleurs le menu, il en vaut la peine : Potage, Tourain blanchi (spécialité), ragoût de mouton, poule au pot, roasbeef, poulet, pintade, pommes de terre, salade russe, tartes, café, pousse-café. Le tout arrosé de vins exquis et de schnaps à volonté. Et tout cela, en pleine guerre en 1943 ! Pas facile de se lever après ça. Heureusement, on blague assez longtemps à table, puis on décide d'aller au ciné à Monségur à 5 km de Coutures. La route se fait gaiement, bras dessus, bras dessous avec les jeunes filles du village. La séance et le retour se passent dans les mêmes conditions, bien charmantes et agréables. Nous dormons chez Lavergne ce soir, après un « réveillon » bien amusant. Ici, il n'est pas nécessaire que ce soit Noël pour réveillonner, il suffit d'aller au cinéma. Cette journée fut bien remplie, surtout pour l'estomac.

Les deux jeunes filles sont très gentilles, Ginette promet davantage (physiquement) que sa sœur qui a le type « paysanne » dans tout les sens du terme. Son fiancé Narcisse est d'origine espagnole, il est bien gentil garçon.

Lundi 15 mars 1943.

Nous restons déjeuner chez Lavergne. Au dîner, nous retrouvons le fameux confit d'oie que nous avons découvert à Coutures. Nous avons sans doute plu à la famille Lavergne, car nous sommes invités pour une semaine. C'est une maison des plus agréables et c'est avec une grande joie que nous acceptons. Nous promettons de venir au plus vite pour commencer notre semaine dans cette maison « prima ».

Nous reprenons la route de Sainte Gemme tout en nous léchant les babines en repensant au repas de roi que nous avons eu. En passant, nous allons saluer l'instituteur de St Sulpice tandis que les petits gosses nous prennent pour des inspecteurs et se lèvent plein de respect. Il

suffit que nous arrivions pour que les cours soient suspendus ! Cela nous vaut un grand salut de la part des écoliers. Nous restons sérieux et dignes.

Ensuite, nous allons saluer Mme Jabouyna, puis c'est le tour de la jeune fille Prioleau. Nous rentrons finalement chez Lagarde pour souper. Nous sommes heureux de ne pas leur avoir « coûté » trop de repas. Nous avons bien assez de provisions en arrivant chez eux et ils nous en servent chaque jour au déjeuner. Nous sommes bien reçus ce soir et le repas se passe gaiement. Jusqu'ici, nous avons eu beaucoup de chance. Je crois qu'en une semaine, j'ai mangé plus qu'en un mois en Belgique. Les repas de ces paysans sont surtout composés de viande et de pain. Pour certains, il aura fallu la guerre pour qu'ils daignent toucher à une pomme-de-terre (qu'ils regardent par ailleurs comme une nourriture de cochon). Certains n'en avaient jamais mangé. Ail, choux et haricots constituent la base des légumes. Le ravitaillement dans cette partie de la France est très difficile. De ce point de vue, Bordeaux souffre certes plus que Bruxelles et le marché noir est tout aussi hors de prix qu'en Belgique. Je pense que le Nord de la France, avec la Normandie, est la partie la plus privilégiée. Ici cependant, ils ont le vin et de beaucoup plus grandes quantités de fruits. En habitant dans les fermes, nous ne souffrons d'aucune privation. Aujourd'hui, Alexis nous a trouvé une feuille de ravitaillement complète pour 50 frs (sept fois moins cher que le prix normal...). Nous donnons quelques timbres aux Lagarde pour les dédommager ; ces deux vieux semblent en effet avoir de la difficulté à s'en tirer, et nous comprenons de plus en plus que nous ne pouvons rester là. Nous avons promis au grand-père d'aller empiler ses bûches et ses fagots et d'aller lui couper l'équivalent d'une charrette de bruyère, -dont ils se servent comme litière pour les vaches. Ainsi, je pense que nous serons quittes. Nous nous mettrons donc au travail demain. Nous nous couchons, contents de notre résolution.

Mardi 16 mars 1943

Ce matin, nous sommes matinaux. Nous avons enfilé des vêtements de travail et nous sommes partis de bonne heure ramasser la bruyère. L'après-midi, nous empilons des fagots et le soir nous rentrons très fatigués. Le travail du bois est harassant. Comme de juste, les vieux sont contents de nous et pour l'occasion l'eau-de-vie quitte leur étagère... Les soirées se passent toujours dans la rigolade ici. Nous faisons une petite promenade nocturne, une visite chez Priolot, et puis c'est l'heure du repos bien mérité.

Il faut bien connaître ces paysans. Ils ont l'air rébarbatif, toujours grincheux, dur et cruel, mais ils cachent cependant un cœur d'or, et je pense que malgré leurs difficultés, jamais les Lagarde ne nous auraient mis à la porte.

Mercredi 17 mars 1943.

Ce matin, nous finissons d'empiler les bûches. Nous avons terminé à midi. A quatre, nous avons travaillé dur ces deux derniers jours et le pépé est tout heureux du résultat. Pour ces 75 ans, ce boulot n'est certes pas de tout repos. Paul et moi sommes d'avis que notre dette est payée et nous décidons de prendre le chemin de Coutures aujourd'hui même. Nous annonçons donc notre départ, ce qui ne produit aucun effet, ni joie ni tristesse. Nos valises bouclées, nous remercions nos hôtes pour leur accueil durant une semaine. Et nous voilà à nouveau le bagage à l'épaule. Nous cheminons pensifs. En route, nous rencontrons la petite Ginette, elle vient justement nous inviter à manger des crêpes ce soir. Nous avons vu juste en prenant la route aujourd'hui ! Nous arrivons bien à temps pour le souper. Nous aidons au mieux, en fendant des bûches et en goûtant les premières crêpes... Nous sommes dix à table, comme dimanche.

Après un bon souper, (honte à nous d'utiliser la farine de leur pain quotidien...) je ne peux pas m'empêcher de faire allusion au fait qu'un Bordelais serait scandalisé de voir un tel massacre de blé alors qu'eux le paient 60 frs le kilo. Ils sont d'accord, mais je sens bien qu'ils n'hésiteraient pas à recommencer parce qu'ils n'ont jamais su ce qu'était la faim. La soirée s'achève gaiement dans d'interminables discussions.

Jeudi 18 mars 1943 et jours suivants

La propriété des Lavergne –où nous avons échoué– est grande et nous connaissons peu les travaux agricoles, mais notre aide n'est apparemment pas inutile. Si bien qu'au bout de quelques jours, Mr Louis, le patron, nous annonce qu'il veut bien nous garder quelque temps. En attendant de trouver un filon pour passer en Espagne ou en Afrique du Nord, nous ne demandons pas mieux que de pouvoir rester dans cette ferme, où la table ne connaît que l'abondance.

Nous sommes en pleine période des travaux viticoles, c'est donc à cette tâche que nous serons employés.



Voici en quelques mots l'entretien que demande un vignoble :

Tout d'abord, il faut tailler la vigne, c'est à dire couper les branches qui ont porté des fruits l'année précédente en ne laissant que celles issues de certains noeuds. Ce travail est tout à fait spécial et ne peut être fait que par une personne du métier. Ensuite, il faut labourer entre les rangées pour enfouir les herbes qui étouffent les vignes. Pour ce genre de labourage, on emploie une charrue spéciale appelée décavaillonneuse, cet engin permet de retourner l'herbe plus facilement. Troisièmement, il faut bêcher. En d'autres termes, il s'agit d'enlever la terre et les herbes, restées entre les ceps après le décavaillonnage, au moyen d'une herse. C'est une des tâches les plus dures du travail de la vigne. D'abord, la position courbée est terriblement éreintante (lorsqu'on additionne la longueur de chaque rang de vigne à bêcher, on est vite à quelques kilomètres), ensuite la terre est souvent dure à) cause du manque de pluie à cette saison. Après cela, il faut attacher les » flages » (les sarments) c'est à dire attacher les

branches qui sont restées après la taille à un fil de fer avec de l'osier ; d'habitude il n'en reste qu'une, deux au maximum. Ce travail terminé, on laisse pousser la vigne quelque temps, puis il faut épamprer, c'est un travail spécial que j'ai vite appris. Il s'agit d'enlever les pousses, les bourgeons et les branches qui ne portent ou ne donnent pas de raisins dans le but de ne pas perdre la force de la vigne. On enlève également quelques feuilles pour éclaircir et aérer la plante. Ce qu'il y a de plus délicat dans ce travail, c'est qu'il faut laisser la branche qu'on appelle la « pousse 2 », celle qui restera lors de la prochaine taille et qui servira de « flage 2 » (ou branche maîtresse). Ensuite, la vigne ayant un peu grandi, il faut la relever en la reliant à des fils de fer tendus le long des rangées de ceps. Cette tâche dépend des différentes sortes de raisins. Enfin vient le sulfatage ou le soufrage contre le mildiou et un dernier éclaircissement de chaque plante.

Les vendanges sont, comme tout le monde le sait, le travail final. Elles se font collectivement, comme le travail du bois et après une série de « banquets bien arrosés » si l'on peut dire. Vous voyez que ces immenses vignobles des alentours de Bordeaux demandent beaucoup de travail, et il suffit parfois d'une grêle pour détruire toute la récolte et anéantir tout votre travail en un quart d'heure. Ce fut le cas à Coutures en 1942 (l'année précédente). Chez Lavergne, on cultive aussi beaucoup le tabac. La Gironde est connue pour ça. Cette culture demande beaucoup moins de travail et elle serait beaucoup plus lucrative si l'Etat ne s'en emparait pas. Quand l'Etat vous l'achète, il paye en retard ou pas du tout. Cela n'encourage pas les fermiers et c'est pour cette raison que la plupart d'entre eux ont abandonné cette culture ces dernières années.

En deux mots, voici comment se passe la culture du tabac :

Il faut tout d'abord choisir et préparer les semis. Le champ doit être protégé du vent et la terre doit être légère et propre. Sur cette terre, on met une couche de plumes de volaille que l'on recouvre de charbonnière (de la terre brûlée avec des végétaux) ; on retourne bien ce lit d'engrais, puis on répand la graine de tabac (mêlée à du sable blanc, tellement elle est microscopique) sur la charbonnière bien tassée. Grâce à ce procédé, les graines sont bien répandues. On jette ensuite une petite couche de sable pour les protéger, garder la chaleur et laisser l'eau pénétrer facilement lors de l'arrosage. Ces semis de tabac demandent énormément d'eau, il faut les arroser abondamment chaque jour. Chaleur, humidité et engrais font que la graine et la plantule se développent rapidement. En 4 ou 5 jours, le plant naîtra, grandira, développera deux feuilles, puis quatre. Après deux bons mois de soins et d'arrosage quotidien, il sera prêt à être repiqué. On le replante tous les 40 centimètres en arrosant chaque pied si la terre est trop sèche. Les semis de tabac sont très touffus et le vert tendre qui les caractérise tranche fortement au milieu des autres cultures. Les plants de tabac deviennent très grands ici (1m50) et les feuilles atteignent facilement 50 à 60 cm de longueur ; malheureusement, il suffit également d'une grêle de quelques minutes, d'un mauvais nuage, pour que toutes les feuilles soient déchiquetées en un rien de temps. Les assurances contre la grêle sont onéreuses et en général, les paysans sont pauvres ici.

Dans la région, bien peu de paysans travaillent pour eux ; il y a 70% de métayers et 30% de patrons. Le patron paie toutes les machines, les matières premières et les outils de celui qui exploite une de ses fermes, par contre le métayer doit lui donner 50% de sa récolte, de son élevage et de ses bénéfices. En cas de coup dur, le patron en souffre évidemment beaucoup plus que le métayer, car c'est lui qui avance presque tous les capitaux d'exploitation. Certains métayers sont presque aussi riches que leur patron et c'est pour cette raison qu'ils préfèrent garder leur statut. C'est un peu le cas de Mr Lavergne.

Nous travaillons dans les vignes, nous nous montrons courageux et de bonne volonté. Notre travail à cette époque consiste surtout à bêcher et à arracher les « flages » (sarments). Nous préparons les semis de tabac, tantôt nous hersons ou nous passons le rouleau, en peu de temps nous faisons de grands progrès et notre travail est très apprécié. Mr Lavergne est satisfait de nous et ne parle plus de notre départ.

Nous avons fait la connaissance d'une voisine, Mme Petit, qui nous promet de se débrouiller pour nous trouver une fausse carte d'identité. C'est une femme très agréable, gaie de caractère, très jeune, bien que mère de sept enfants. Presque chaque midi, nous passons boire le café et la « goutte » chez elle et chaque soir, jusqu'à minuit une heure, nous y jouons « aux dames » –quand nous ne restons pas chez Lavergne à blaguer, parler ou jouer aux cartes. Paul se montre ici comme un garçon très gai, très agréable, blagueur, taquin et il se fait fort aimé de tous. Je suis ses traces, et nous avons bientôt les faveurs des meilleurs des villageois. Mme Petit va enfin pouvoir nous obtenir des cartes d'identité. Nous sommes très heureux et à cette occasion, elle nous présente la charmante jeune fille (un peu exubérante) qui nous propose ce service. Ginette Hilaire, ainsi se nomme-t-elle, nous explique que son père, épiciier, a souvent des papiers à faire timbrer et tamponner à la mairie. C'est elle qui est chargée de les apporter au secrétaire, mais celui-ci étant trop fainéant pour faire son travail, il lui confie le tampon ! Donc, pour deux jeunes gens dans notre situation, elle se permettra d'user de cette confiance pour donner les coups de tampon nécessaires sur les cartes d'identité que nous lui fournirons. Ainsi dit ainsi fait ; le lendemain nous lui livrons une carte d'identité avec photographie, timbrée et remplie (Pierre Brossa). Elle nous promet que lors de sa prochaine visite à la mairie pour timbrer ses papiers, elle tamponnera également nos cartes. Une semaine après nous sommes en possession d'une carte d'identité qui pourrait bien nous sauver de certaines situations, malgré des cachets assez flous et une apparence peu naturelle... Un mardi, chez Lavergne, des personnes de **Podensac** (Gironde) avec qui ils font des échanges de tickets pour l'acier, sont invitées à dîner. Le dîner est comme toujours bien réussi et au cours du repas, ce monsieur nous promet qu'il a de fortes chances de nous trouver un filon pour l'Espagne d'ici quelques jours ; son beau-fils parti depuis 3 mois se trouve déjà en Afrique du Nord. En le saluant, nous ne manquons pas de lui rappeler sa promesse, nous avons le cœur rempli d'espoir et de confiance. Le lendemain nous recevons une lettre de **Mr Zweudelaar** disant qu'il a trouvé ce que nous désirons et qu'il nous attend. Nous répondons poliment – avec tous nos remerciements et notre reconnaissance — que pour l'instant il nous est impossible de venir chez lui. Le lendemain nous recevons la visite de la sœur de Mme Lavergne qui nous donne un autre filon pour partir directement en Afrique du Nord en avion. Elle nous parle de l'organisation (Combat), dont elle est agente de liaison, et nous promet de nous mettre en contact dès demain.

Le lendemain, elle revient nous annoncer que nous devons nous tenir prêts à partir le lundi 5 avril. Elle nous parle de l'organisation dans tous ses détails, et devant tant de précautions, nous sommes rapidement convaincus de la véracité de ce départ. Le surlendemain, nous recevons une lettre de Podensac, ce Monsieur a tenu sa parole, il nous propose de le rejoindre chez lui, il a tous les éléments en main pour nous faire passer en Espagne. Nous voilà face à un grand dilemme, mais l'idée d'arriver immédiatement en Afrique du Nord les yeux fermés, nous paraît, comme de juste, plus tentante que d'affronter les dangers, les difficultés et l'inconnu inhérents à la route pour l'Espagne. Nous répondrons donc à « Podensac » que pour le moment nous avons une offre plus intéressante, et tout en le remerciant chaleureusement, nous le prions de garder son filon à notre disposition.

Dimanche 4 avril 1943

Toujours pas de visite de « Madame ». Elle arrive enfin en début de soirée. Curieux, plein de confiance et d'espoir, nous accourons vers elle. Nous remarquons de suite que quelque chose ne va pas. Nous craignons l'échec. Elle nous explique qu'il n'est pas possible de partir ce lundi (la date promise), car le convoi est complet, mais que nous devons nous attendre à être appelés à La Réole cette semaine, deux jours avant le départ. Toutefois, si nous devions être en danger en attendant le départ, l'organisation nous offre de nous loger autre part. Devant cette nouvelle preuve, nous ne doutons plus de cette organisation, nous avons confiance dans leurs promesses. Nous abandonnons donc les autres filons pour miser entièrement sur ce que nous offre l'organisation « Combat ». En attendant, la vie continue sans grand changement. Chaque dimanche, on va au cinéma. En semaine, nous travaillons modérément, au bois, aux champs ou aux granges. La table est toujours abondante et nous découvrons le pain blanc et le pain au maïs. Nous mangeons tous les jours de la viande, du gibier ou de la volaille. Paul sort souvent avec Ginette Hilaire. Nous sommes d'ailleurs invités chez elle où nous passons un gentil après-midi. Nous sommes également invités chez Narcisse (le fiancé de Rose), où nous prenons une cuite impardonnable... Il nous l'avait d'ailleurs promis ! Nous allons souvent chez madame Petit passer la soirée. Paul va à Duron voir une de ses tantes. La semaine s'écoule sans que rien ne se passe, toujours pas de nouvelle de cet avion invisible. L'organisation nous fait dire de prendre patience, le trafic se raréfie, mais notre tour approche. Nous sommes patients, nous gardons confiance et nous laissons passer les offres de Podensac et de Mr Zweudelaar.

Paul garde sa bonne humeur, il nous fait souvent rire avec ses gamineries ; il n'arrête pas de chanter et semble tout à fait inconscient. Est-ce le vin qui le rend ainsi ? Nous commençons cependant à perdre patience et nous décidons de rejoindre cette organisation en prétextant que notre présence commence à intriguer les Italiens et les croix de feu du village et que le Maire, lui-même 100% pétainiste, est en train d'enquêter discrètement.

50% des fermes ici dans le midi sont exploitées par des Italiens qui obéissent à Mussolini et qui ont l'audace de dire : « Italiens, cultivez bien la terre française, un jour, elle sera la nôtre ». Paul décide pour finir d'aller lui-même rendre visite au chef de l'organisation. En revenant, il m'annonce que l'organisation va nous placer dans deux fermes différentes (pour éviter d'éveiller la curiosité des villageois), et qu'elle nous tiendra au courant des mouvements. Nous espérons toujours un départ proche et, pleins d'illusions, nous acceptons de quitter la maison des Lavergne où nous étions si bien pour nous rendre dans un lieu inconnu. Nous passons les derniers jours à trier les feuilles de tabac exigées et payées au prix fort par la réquisition.

Lundi 19 avril 1943

Après un vrai banquet d'adieu, nous prenons la route de **St Sulpice** (à 3 km de Coutures) pour nous rendre chez **Mr Barbe** qui nous conduira tous deux dans nos fermes d'accueil. Paul ira à **Dieulivol** chez **Mr Clary** et moi j'irai à **Taillecat** chez monsieur **Tunique**. Par prudence nous partirons de nuit, ainsi nous ne serons pas vus. Nous passons la soirée chez Mr Barbe, un des chefs de l'organisation « Combat ». A deux heures nous prenons la route de nos nouvelles résidences. Après 3 km, je fais mes adieux à Paul et nous empruntons chacun notre chemin respectif. Mr Barbe accompagne Paul et son fils, Robert, m'amène à Taillevacat



Après 20 minutes de route à vélo, nous arrivons. C'est une ferme assez gentille, située à une centaine de mètres de la route de Duras, à 4 km de cette ville, juste à la limite du Lot et Garonne et de la Gironde.



Nous frappons à la porte, évidemment à trois heures et demie du matin, personne ne répond. Nous allons réveiller le commis qui dort dans une petite chambre donnant directement sur l'extérieur pour qu'il aille frapper sur la persienne de la chambre des patrons. On nous ouvre

peu après. Une énorme femme vêtue d'un accoutrement nocturne assez original, jure et crie, ce qui la décide à nous faire entrer. Malgré mes explications et nos excuses, elle ne nous pardonne pas de l'avoir réveillée à une heure pareille.

Elle se calme peu à peu, mais me fait toujours l'impression d'une "atrabilaire" du plus haut degré. Son mari, un bout d'homme qui peut certainement prendre le xxxx de sa moitié sans discussion, se présente et me paraît beaucoup plus sympathique. Mais intimidé par l'accueil que j'ai reçu, je me tais et je n'entends que la voix acariâtre de la patronne qui semble prise d'une incontinence oratoire insurmontable. Son mari se tait également, seul Robert ose quelques réponses tout à fait inoffensives. Nul besoin d'être grand psychologue pour situer l'endroit où je suis tombé. D'ailleurs jusqu'ici, je n'ai pas encore compris un mot de la conversation! ...Si ce ne sont les jurons, car elle parle uniquement un patois gavage qui me paraît bien barbare.

Le jour se lève et Robert s'en va. Je m'attendais à pouvoir prendre un peu de repos, en fait je reçois une invitation pour aller couper les asperges. Bon gré, mal gré, je ne dois pas oublier que je suis ici pour gagner ma croûte et que je n'ai pas le droit de me montrer difficile, j'ai juste le droit d'obéir.

Je prends donc le panier qu'on me tend et la petite cuillère de farine spéciale que je vais manier chaque jour pendant quelques semaines. Mr Tunique exploite une belle culture d'asperges. Pour qu'une plante d'asperge donne des turions, il faut 4 ans, ensuite elle peut produire pendant 40 ans et plus, durant deux mois chaque année. L'asperge est une plante qui pousse très rapidement, aussi faut-il la cueillir tous les deux jours pour qu'elles soient le plus tendre possible (dès qu'elles percent la terre). Le patron m'explique cela pendant la récolte et m'apprend à les cueillir convenablement, c'est une question d'habitude. Le patron me semble assez sympathique. Après deux heures de cueillette, nous rentrons déjeuner. Ici, le déjeuner est un véritable repas: pommes de terre, viande, fruits, fromage, confiture, charcuterie. Les plats s'alignent sur la table et on ne sait pas lequel choisir. Question nourriture, je comprends bien vite que je vais être très bien ici. Côté moral, je me tais... J'adopte le vieux proverbe grec qui dit "supporte et abstiens-toi". A table, la conversation est toujours monopolisée par la patronne et son langage sauvage, dont je ne pige que les nombreux jurons. Toute la matinée est occupée par la cueillette des asperges, qu'il faut aussi laver, couper, peser, ranger et mettre en bottes. Tout cela n'est pas très passionnant. Je n'ai jamais vu une maison plus en désordre que celle-ci! Tout est sens dessus dessous, égaré dans la poussière.

Je suis très embêté en ce moment parce que mes vêtements commencent à s'user, on me donne tout de même une paire de caoutchoucs-un peu trop petite certes- mais il faut bien avoir quelque chose aux pieds pour marcher. Dans les champs, je travaille cependant pieds nus. Chaque soir, je suis heureux de retrouver ma chambre. Je sens qu'il n'y a aucune intimité entre les patrons et moi. Je me lève tous les matins à cinq heures et je me couche à 23 heures. La vie est bien dure ici. Je ne vois Paul que rarement. Il est on ne peut mieux tomber, dans un milieu très sympathique. Il est très apprécié, il fait ce qu'il veut et se spécialise dans les vieux crus dont s'occupe son patron. Quand je lui rends visite, on nous sert du vin de 1914, de 1934 (exquis), ainsi que des bouteilles oubliées dans l'un ou l'autre coin de ces vastes caveaux. Je suis toujours reçu à bras ouverts, ces gens comprennent notre situation et sont au courant du peu de joie qui règne dans la maison où je suis logé. Ils appellent d'ailleurs ma patronne "le cheval", c'est tout dire...

Je vais parfois à la pêche ou nager dans le Drop qui coule à 200 mètres de la ferme. Paul est très libre et il vient souvent me chercher, il invente n'importe quel prétexte pour me sortir de mon triste travail. Alors, on file à Coutures, à Monségur, à Duras ou chez Ginette.



Je puise dans ces petites escapades un peu de courage pour les jours suivants et j'attends toujours impatiemment l'arrivée de Paul pour m'extraire de cette sombre maison. Le dimanche, je suis entièrement libre et je rejoins souvent Paul chez Clary où un bon repas arrosé de vieux vins m'est toujours servi. Ensuite nous allons au ciné à Monségur, nous y retrouvons bien des connaissances. Le retour se fait à pied, il y a 7 km. Lors de ces sorties, j'ai eu l'occasion d'aller à une foire à Monségur. C'est vraiment épique! On se croirait en Espagne. A mon insu, Paul fait part à un des membres de l'organisation du caractère acariâtre de ma patronne et de l'atmosphère désagréable dans laquelle je me trouve. C'est ainsi qu'un beau jour, durant les sempiternelles lamentations du "cheval", on m'apporte une lettre qui me dit que je vais déménager. Pensez si j'étais heureux de cette nouvelle !

Dimanche 9 mai 1943

Je fais donc mes bagages, et mes adieux sont cette fois-ci sans regret. Ces gens n'ont pas été mauvais, mais je dois avouer que mon moral était au plus bas. C'est sans doute aussi pour cette raison que j'avais une vision si cauchemardesque de cette maison. Ce dimanche, je suis invité dans la **famille Clary** pour la fête de l'agneau. Aussi, avant de me rendre chez Mr Barde (le chef de l'organisation), je passe la journée chez Paul où un festin de roi et des vins extraordinaires m'attendent comme toujours.

En début de soirée, Paul m'accompagne jusqu'à Monségur. Il y reste pour aller au cinéma, tandis que je prends la route de St Sulpice pour me rendre chez Mr Barde. Là, je me sens immédiatement en famille, en plus j'arrive juste à temps pour partir avec eux au cinéma.



Lundi 10 mai et jours suivants

Voici mon premier jour chez Mr Barbe, je vais rester chez lui tant qu'il n'y a pas d'ennuis avec les "Bochophiles" (comme vous le savez, la gendarmerie est d'accord de nous ignorer). Bien vite, je fais connaissance de la famille et du milieu dans lequel je me trouve. Ce sont tous des gens très sympathiques. La famille se compose de Mr et de Mme Barbe, de la mère de Monsieur, du fils Robert (qui m'a accompagné à Taillecevat lors de mon départ de Coutures), de sa femme, de Roland, leur petit garçon de 10 mois, et de la jeune fille de 18 ans. Leur maison est un rayon de soleil bien doux, et nous sommes rapidement copains. Les prises de position du milieu sont malheureusement complètement contraires à mes opinions. Mr Barbe est certes le meilleur des patriotes et il a un très grand cœur, mais hélas, il est aussi franc-maçon, il réunit à lui seul tout ce qu'il peut y avoir de païen et de matérialiste. Cela ne l'empêche évidemment pas d'être un homme correct et de grande probité. Tel père, tel fils, telle la famille. Ils exploitent tous ensemble une petite ferme de fruiti-culture et de culture maraîchère. Mr Barbe ne s'occupe pour ainsi dire pas de la ferme, son poste de directeur de la coopérative vinicole lui prend une grande partie de son temps. C'est grâce à cet emploi que nous avons du vin de qualité à volonté (Entre deux Mers). C'est un homme gai et très entraînant qui a vite gagné mon estime et ma sympathie.

La femme de Robert, Denise, est une jeune femme soumise, assez timide, gentille, telle que devraient être toutes les épouses. Robert est un garçon bien brave, très courageux. Je m'en suis vite fait un copain. Quant à Lulu, c'est une jeune fille correcte, moyennement belle, très fraîche et rieuse, elle épouse bien mon caractère, d'ailleurs je m'entends à merveille avec elle pour faire des farces. Elle est terriblement taquine et j'ai le même petit défaut. La grand-mère est un peu ronchonreuse et bavarde, elle s'occupe uniquement du ménage. Enfin, le petit Roland est un gros bébé en merveilleuse santé qui respire la joie de vivre. Voici pour la présentation de la famille, parlons un peu de mes occupations. Elles ne sont pas

trop astreignantes. Le matin, la plupart du temps, je garde les vaches en compagnie de Lulu (ainsi, le temps passe bien vite...), l'après-midi, je travaille aux champs, dans les cultures de légumes ou dans les vignes (en ce moment, il faut la relever et l'épandre), il arrive aussi que je me promène. Je suis fort maître de mon temps et le travail que l'on me demande n'est vraiment pas énorme- jamais plus que Lulu - c'est tout dire. Je suis très heureux ici et je suis considéré comme un fils.

Sitôt arrivé, on m'a de suite fait confectionner une culotte de beau drap et on m'a fait cadeau d'une paire de magnifiques chaussures de l'armée française, n'ayant plus rien à me mettre aux pieds, elles m'étaient indispensables. Mme Barbe raccommode tout mon linge -il en a bien besoin- et arrange mon costume qui commence à s'user. Tous mes amusements sont payés et je reçois souvent un billet.

J'ai plus fréquemment l'occasion de voir Paul et j'en profite. Je me rends aussi souvent à Coutures chez Lavergne ou chez Petit. D'ici, je n'ai que 3 km, à vélo c'est bien vite fait. Robert a aussi eu la gentillesse de me monter un vélo, ainsi dans la maison nous avons chacun le nôtre.

Ici, j'ai également eu l'occasion de participer à une fête de l'agneau, c'est très typique et j'ai passé une magnifique journée en compagnie d'une bien jolie cavalière, Jacky Sabardin, la fille du Maire de Coutures. Quant à la soirée, elle fut encore plus charmante, si bien que je ne suis rentrée qu'à trois heures du matin, le cœur plein de rêves.

Hélas, plaisir d'amour ne dure qu'un moment. Quand ma petite Jacky a repris le chemin de Targon, mon cœur s'est libéré de ses illusions. Je dois avouer que Lulu n'a pas vu tout cela d'un bon œil... Le dimanche, je vais souvent à la pêche, car nous avons 3 barquettes sur le Dropt. J'aime bien aller nager tôt, vers huit heures l'eau est très bonne. Tous les dimanches, nous allons aussi au cinéma ou à une fête.

Ca me rappelle qu'à La Réole, j'ai été bien serré. Lulu, Lucette et moi étions allés aux régates de La Réole, au retour, toutes les routes étaient barrées par la police et je n'avais ni papiers d'identité ni taxe de vélo sur moi, cela m'a valu deux heures d'attente et de guet, jusqu'à ce que nos Pandores se décident à partir. J'ai bien cru que j'allais passer la nuit à la belle étoile. Depuis, je ne suis plus retourné m'amuser à La Réole.

La vie est donc bien douce et agréable pour moi. La plupart des villageois connaissent ma situation, je n'ai aucun ennui, dès lors, c'est ici que je pense attendre un filon pour le grand départ... J'écris de temps en temps à la maison, Mr Barbe m'a demandé de ne pas le faire trop fréquemment, pour ne pas éveiller la curiosité sur ma présence ici, les postiers non patriotes pourraient être intrigués. Peut-être trouvez-vous la prudence de Mr Barbe un peu exagérée, mais n'oublions pas qu'il y a déjà dix lettres de dénonciation contre lui à la gendarmerie. Ceci étant, les Pandores n'ont découvert aucune preuve contre Mr Barbe.

Je suis vraiment heureux ici, je suis tranquille, bien nourri, bien soigné, je resterais volontiers quelques mois.

Cependant, je pense souvent à ceux que j'ai quittés et je suis ravi de savoir qu'ils ne m'en veulent pas trop pour mon coup de tête. Les seules nouvelles que je reçois sont de la part de la sœur de Paul, à qui elle envoie parfois des échos de Belgique.

Tout allait bien, tout était beau, trop beau pour durer. Il a fallu qu'un événement affreux, un événement que l'on ne pourrait rendre plus cruel, vienne détruire le calme de notre vie de rêve.

Dimanche soir 6 juin 1943 :

le ciel était aussi bleu que profond. Le soleil éteignait ses rayons brûlants et estompait ses feux. C'était le moment où la jeunesse, un peu folle et enhardie par les vapeurs du vin, donnait libre cours à ses amours et à ses illusions. Je rentrais tranquillement à la ferme en regardant — sans envie ni regret, les nombreux couples qui descendaient au cinéma de Monségur. Les groupes de jeunes gens passaient, bras dessus, bras dessous, partant en crise de rire à la moindre bêtise. Oh je me souviens si bien de tout ce que j'ai fait ce jour-là, de tous les sentiments qui exhalaien mon cœur et mon âme. Je me souviens fort bien que je trouvais le monde inconscient et bête, mais bon et digne d'être aimé. Tout en rêvant et en flânant, je savourais mon bonheur en repensant à tous les dangers que j'avais frôlés, à tous les périls que j'avais nargués et qui m'avaient heureusement méprisé. Je remerciais le ciel de tout ce qu'il m'avait donné, en me préservant de tout ce que j'avais mérité. Mes méditations s'arrêtèrent à l'entrée de la ferme, car le sourire de Lulu dévia mes pensées.

Comme d'habitude, nous nous apprêtions à aller au cinéma. La petite ferme reposait dans le calme du soir quand le silence fut troublé par des coups à la porte. Je me décidai enfin à ouvrir - lorsque nous n'étions que nous deux, Lulu et moi, on ne manquait pas de rejeter l'un sur l'autre la moindre petite corvée. Ma seule vengeance possible était de lui jeter un regard plein de mépris... C'était le forgeron du village, essoufflé par une course rapide. Il voulait immédiatement voir Mr Barbe. Hélas, Mr Barbe était à la pêche. Je lui ai donc expliqué où il avait des chances de le trouver. Mr Barbe est entré, tandis que je lui dictais son itinéraire. Je les ai laissés seuls, et sans intention particulière, je me suis assis sur le perron en les regardant. J'ai alors vu le visage de Mr Barbe se contracter brusquement, sa paisible expression de pêcheur s'est transformée en une expression d'épouvante. D'un simple coup d'œil, Lulu a aussi remarqué son trouble. A peine remontés, je les ai interrogés sur ce qui était arrivé. Ils ne me répondaient pas, et je me reprochais déjà d'avoir été indiscret quand Mr Barbe s'est décidé à me dire: "Votre copain vient d'en faire une belle".

Je le voyais déjà arrêté par les Allemands, j'osais même craindre un accident. Je me rendis compte de notre silence et brusquement, comme Mr Barbe ne parlait pas, je me suis résigné à lui demander de tout dire.

Pouvait-on imaginer une réponse plus horrible que celle qu'on me fit en m'annonçant que Paul s'était noyé. Sur le moment, je ne pouvais saisir toute l'horreur, toute la cruauté, toute la tragédie de cet épouvantable accident. Ma première réaction a été de ne pas y croire, c'était impossible - comme si Paul n'était pas un mortel, comme si Paul n'était pas soumis aux pièges qui guettent les pauvres humains. Jamais je n'aurais pensé que Paul pouvait mourir maintenant. Il avait le même âge que moi, et à mon âge, si l'on pense à la mort, on ne pense pas à mourir. Pourquoi serait-il mort avant moi ? Vraiment, j'étais si peu préparé à la mort de mon ami que je ne pouvais y croire.

Nous nous regardions tous, sans mot dire, et je compris que cet accident leur semblait impossible à eux aussi. Revenu de mon saisissement, j'ai couru chercher mon vélo et je suis parti comme un fou chez Clary. Je parlais tout seul, injuriant le destin, espérant toutefois la possibilité qu'il soit encore en vie, certains noyés reviennent parfois à eux. C'est en pensant à

ça que je me suis aperçu que je ne savais pas du tout ce qui s'était passé. Un doute terrible m'a pris soudain, on n'avait peut-être pas encore retrouvé le corps. C'était le cas d'un jeune homme de 22 ans la semaine précédente. Dans l'ignorance et la cruauté d'un tel doute, je pédalais de plus en plus vite. En arrivant chez Clary, j'ai trouvé Madame en pleurs. Malgré toute l'horreur de la situation, elle est arrivée à m'expliquer le drame, en quelques phrases entrecoupées de sanglots.

Paul avait mangé comme quatre et bu un peu plus que d'ordinaire. Avec les filles Clary et quelques enfants du village, il avait décidé d'aller se promener en barquette. Malgré les recommandations et des réprimandes, le petit groupe est descendu au **Dropt** pour monter joyeusement dans la barque. Paul a pris la godille, il n'en connaissait pas le maniement et c'est ce qui lui a valu la mort. Debout sur l'arrière, il s'est sans doute acharné de toutes ses forces à essayer de maîtriser la godille en ramant tant bien que mal, mais au lieu de rester dans l'eau, la godille est probablement sortie du hourd, libérant ainsi toute la résistance de Paul. Ce violent changement lui a fait perdre l'équilibre, il est tombé à l'eau et a été congestionné sur le coup.



Mourir à 22 ans dans un accident aussi bête, aussi stupide, en étant venu jusqu'ici pour sauver sa peau. Mon pauvre Paul a trouvé une mort terrible, plantant un glaive empoisonné de regret, de souffrances et de douleur dans le cœur de tous ceux qui le connaissent. Pauvres parents, combien de fois ai-je prononcé ces deux mots dans la soirée de ce jour tragique. Je ne pouvais pas imaginer chose plus douloureuse que d'apporter cette épouvantable et terrible nouvelle aux parents.

Le corps de Paul, vite repêché, avait été déposé dans **une ferme de Mr Clary** près du lieu du drame.

[Dimanche soir 6 juin 1943](#)

J'ai repris courage et je suis revenu à la réalité. Avant tout, il fallait déchirer et brûler les faux papiers de Paul. Je suis monté dans sa chambre. Les larmes aux yeux et le cœur serré, j'ai regardé le lit encore défait et le désordre typique d'un jeune de 20 ans. Puis, comme un objet sacré, j'ai ouvert sa valise pour chercher les faux documents qui pouvaient être découverts lors

de l'enquête. Hélas, je n'ai trouvé que les lettres de sa sœur, pas d'autre carte d'identité que la vraie de Belgique; il avait donc toutes les fausses sur lui. J'ai brûlé les lettres et j'ai décidé de passer à la gendarmerie pour me renseigner sur l'enquête et leur remettre sa véritable carte d'identité.

Malgré mon abattement, je m'y suis rendu sans tarder. J'ai été reçu par trois gendarmes qui m'ont expliqué que l'enquête s'était basée sur le seul papier retrouvé. Son portefeuille était resté au fond de l'eau, et par malheur, l'unique papier qui était remonté à la surface était une fausse carte d'identité qu'il avait reçue deux jours au paravent d'un agent gaulliste venant de Londres et cachée à St Hilaire-du-Bois. La carte était tout à fait conforme, avec le tampon de St Hilaire. Aussi, ceux qui l'ont repêché l'ont remis aux gendarmes présents sur les lieux, devant le docteur, le Maire (Croix de feu) et les témoins du drame. Les gendarmes ont donc été obligés d'établir l'enquête sur la base de ces papiers et ont dû rédiger les documents sous un faux nom, une fausse nationalité, un faux lieu de naissance, bref, un état civil complètement faux. Évidemment, toutes recherches allaient rester vaines. Etant soi-disant originaire de Lyon, tous les renseignements allaient revenir avec la mention "inconnu". Si je n'avais pas retrouvé la carte d'identité belge que je leur ai remise (après longueréflexion), une enquête aurait été ouverte, Mr Clary aurait été inculpé et l'organisation probablement découverte.

Les gendarmes allaient donc arranger l'enquête comme ceci. Puisqu'il n'était plus possible de changer la déclaration, tout allait être envoyé tel quel à Lyon, par contre, ils allaient préciser que c'est avec sa fausse carte d'identité que Paul s'était présenté chez Mr Clary, que celui-ci l'avait engagé sur présentation de papiers en règle, mais seulement pour 8 jours, raison pour laquelle il avait jugé toutes autres formalités inutiles. Après l'accident, ses bagages avaient été vidés et on avait trouvé sa carte d'identité belge, ce que Mr Clary ignorait totalement, ainsi il n'aurait pas d'ennui et l'enquête ne serait pas approfondie par les autorités supérieures. Sa véritable identité établie, l'affaire serait classée comme accident. Quant à moi, la police ne voulait plus me voir. Pour être libre, j'ai dû leur donner ma parole d'honneur que j'allais retourner en Belgique ou passer en Espagne. Il me donnait 24 heures pour disparaître. Je leur ai promis de partir en Espagne, car des deux solutions cette dernière me semblait la meilleure.

Je suis sorti de la gendarmerie à minuit, la tête prête à éclater, puis je me suis rendu chez Mr Barbe où la famille m'attendait.

Je leur ai exposé les faits et c'est alors que j'ai compris que pour leur sécurité, je n'avais plus le droit de rester chez eux. Ne pouvant me résigner à croire au drame qui s'abattait sur les parents de Paul et sur moi, j'ai passé une nuit épouvantable.



Lundi 7 juin 1943

Je me lève à 4 heures pour aller annoncer la triste nouvelle chez Petit, chez Lavergne et à Ginette Hilaire. Inutile de vous décrire la consternation de tous ces braves gens qui ont connu Paul si joyeux, si plein d'entrain, si insouciant. Ginette m'offre de se débrouiller pour me caser dans les landes, mais j'ai donné ma parole, je dois quitter la France et je ne peux pas attendre. Entre temps, Mr Barbe est parti à La Réole pour expliquer tout ce qui est arrivé à l'organisation et pour essayer de me trouver un plan.

Nous nous retrouvons dans l'après-midi. Il m'annonce que je dois me rendre cette nuit à **La Réole** chez Mr Terrible avec mes bagages et que je recevrai les instructions là-bas. Vers 23 heures, je me mets en route avec Robert. Nous sommes gentiment reçus chez Mr Terrible vers minuit trente et il me donne de suite les instructions pour me rendre en Espagne. Je partirai de La Réole demain avec le train de 8 heures 30, je descendrai ensuite à Marmande où j'attendrai le train pour Toulouse; de Toulouse, je prendrai le train pour Montréjeau, de Montréjeau j'irai à Fronsac, de là, je me rendrai à pied à Cier-de-Luchon en suivant la montagne du côté ouest. A partir de Fronsac, j'entrerai dans une région formellement interdite et très gardée. Le passage de Fronsac à Cier-de-Luchon sera un des plus difficiles me prévient-il. Arrivé à Cier-de-Luchon, je me présenterai au chef de gare qui me donnera les instructions suivantes. Heureusement que j'ai reçu 400 frs de Mr Barbe et 400 frs de Mr Lavergne, sans cela je pense que je ne pourrais pas entreprendre un tel voyage. Mr Terrible me demande si je n'ai pas un copain qui voudrait m'accompagner, je pense immédiatement à cet agent gaulliste planqué à St Hilaire du Bois et je décide d'aller le voir cette nuit encore. Robert, très gentil, m'accompagne jusque-là. Nous arrivons à deux heures du matin. Après de multiples précautions, il nous ouvre, il est naturellement très surpris de notre visite. Je lui expose mon plan, mais il n'a pas assez confiance en ce filon pour m'accompagner dit-il - il se montre cependant très touché par le fait que j'ai pensé à lui. Je n'insiste pas, je ne veux pas l'influencer. Nous faisons nos adieux et nous retournons à La Réole. En cours de route, Robert me fait ses adieux et prend la direction de St Sulpice pour rentrer chez lui. Il est trois heures du matin et me voici en train de pédaler, tout phare éteint, en direction de La Réole.

J'ai quelques difficultés, car je n'ai jamais pris cette route et la nuit, a fortiori, je dois faire très attention. En arrivant, Mr Terrible vient vite m'ouvrir. Sans tarder, il me montre ma chambre. Je m'étends sur le lit, harassé de fatigue.

Il me réveille à sept heures et me répète une dernière fois ses instructions. Après un bon déjeuner, je me rends à la gare avec sa fille qui va à Marmande. Elle dit un petit mot au gendarme de contrôle et je passe sans problèmes.

Tout va bien jusqu'à Marmande. Là, j'attends l'express de Toulouse. Tout se passe bien, mais le voyage me paraît bien long jusqu'à Toulouse. A Toulouse, la gare est pleine d'allemands et de policiers. J'attends que le gros des gens soit passé et, profitant de l'inattention des gendarmes (persuadés que tout le monde est sorti), je passe en vitesse. Je me dirige vers la bibliothèque où j'achète un journal, tout en me renseignant sur le train de Montréjeau. Il est là devant moi et part dans 10 minutes, c'est parfait. Je m'installe dans un wagon presque vide et nous partons. Une bonne heure après, nous entrons en gare de **Montréjeau**. Je suis obligé de sortir, car il me faut un nouveau ticket pour Fronsac. Heureusement, la chance veut que la sortie ne soit pas gardée par la police. Je sors donc sans crainte et j'achète mon ticket. Comme mon train ne part que dans deux heures, je vais boire un verre à la terrasse d'un café situé en face de la gare. A peine installé, je vois les gendarmes se mettre en faction. Ils sont sans doute en retard pour l'arrivée du train. Maintenant, il s'agit de réussir à retourner sur le quai pour monter dans le train de Montréjeau le plus vite possible. Ca ne devrait pas être difficile, le train se forme ici, il se trouve donc déjà en gare.



Puisque j'ai mon billet, il me suffira de passer par la buvette et le tour sera joué. Tout se passe comme je l'espère et j'arrive le cœur battant dans le train de Montréjeau. L'heure et demie à attendre le départ me paraît interminable. Enfin, le train s'ébranle. De Toulouse à Fronsac, je traverse des passages splendides. Passant tantôt sous de longs tunnels, tantôt sur un coteau. Si mon cœur n'était pas si inquiet, si rempli de terribles souvenirs, combien il serait doux de me laisser rêver en contemplant ces fiers et imposants sommets. J'admire ces paysages pleins de charmes au fur et à mesure que nous avançons.

Nous voici à Fronsac, je descends. Ce tout petit village n'est pas dans la zone interdite aux français, il se trouve juste à la limite de celle-ci, raison pour laquelle je dois descendre. Le véritable vrai danger commence maintenant. Chaque minute, je jouerai mon destin. Il est 19 heures 30, je n'ai plus beaucoup de temps avant la tombée de la nuit et **Cier-de-Luchon** - où je dois me rendre- se trouve à 15 km. Je décide de prendre de l'avance en grimpant à mi-côte

du flanc ouest des deux immenses chaînes de montagnes, au milieu desquelles une vallée - où sillonne la Garonne- mène à Luchon. En grimpant à 500 mètres d'altitude, je passe à 100m d'un poste allemand, heureusement, je m'en aperçois juste à temps pour le contourner. Je ne prends jamais la voie de chemin de fer qui va jusqu'à Cier-de-Luchon. J'avance à pas de loup, prudemment, car j'entends les aboiements des chiens allemands et ils auraient vite fait de me trouver. Je jette de temps en temps du poivre sur mes traces pour les égarer en cas de danger. La nuit tombe et je suis très fatigué.



Impossible de continuer à avancer, je n'aperçois plus la voie de chemin de fer, elle se noie dans le crépuscule et le brouillard. Je décide donc de m'arrêter et je dors à la belle étoile entre deux rochers. Ma fatigue prend le dessus et malgré le manque de confort et la rudesse du matelas je m'endors bien vite. Le froid me réveille plus d'une fois, car mes vêtements, mouillés par la sueur, n'ont pas eu le temps de sécher. Je me remets en route (tout courbaturé) à l'aube, vers quatre heures. Je redescends vers la vallée, car je ne vois plus la ligne de chemin de fer. J'arrive près de la baie peu de temps après. Il est plus prudent et surtout plus facile de la suivre en se cachant dans les bois et les rochers qui la longent. Si j'aperçois les allemands en patrouille, je pourrai toujours me planquer. S'ils sont cachés dans le bois ou la montagne, je laisse le soin au destin de m'en écarter. La montagne, c'est vraiment dur. Heureusement que j'ai cette paire de godillots, elle me permet de résister à ces interminables escalades, toutes plus rudes les unes que les autres. Mes mains sont toutes égratignées à cause des chutes que je fais en passant d'un ravin à l'autre. Le cœur serré, l'esprit inquiet, craignant le danger et les pièges à chaque pas, j'avance lentement et difficilement sur ces coteaux escarpés. A chaque pas, je risque de me fouler les pieds, de rouler dans la Garonne qui coule en dessous de moi ou de tomber en bas de ces rochers que le temps a rendus lisses et glissants. Trempé de sueur - tant par la peur que par l'effort- je rampe plutôt que je ne marche, pour échapper aux longues-vues des sentinelles qui contrôlent les moindres recoins de la montagne du haut des cabanes allemandes cachées çà et là. S'ils vous voient, malheur à vous, vous ne tarderez pas à entendre le claquement sec d'une mitrailleuse ou le sinistre sifflement de quelques balles, ensuite vous ferez connaissance avec les chiens de ces messieurs qui ne vous épargneront pas. Combien sont-ils parmi ceux qui ont vu ces magnifiques, mais sinistres passages à avoir connu ce triste sort ? Dès que j'entends un aboiement, je m'arrête. Le cœur battant, je m'attends à chaque moment à voir bondir un de ces fameux bergers allemands suivi par un boche. Puis le calme revient, je continue ma route, un peu plus craintif et de plus en plus prudent. Je suis extrêmement fatigué, mais j'ai besoin de toutes mes forces pour poursuivre ma route. Je tombe finalement sur une ferme dans laquelle je me précipite pour me renseigner sur le trajet qu'il me reste à parcourir et pour essayer d'avoir une tasse de lait, car je suis toujours à jeun. Je suis

reçu avec beaucoup de gentillesse et les gens m'annoncent qu'il ne me reste plus que trois kilomètres pour arriver à Cier-de-Luchon. Déjà douze kilomètres de franchis, où chaque pas pouvait me perdre. Mais l'Espagne est encore loin et au fur et à mesure que j'avance la surveillance est plus rapprochée et les dangers plus nombreux. Je continue en faisant confiance à la providence et avec la volonté d'y arriver. Le terrain se fait plus facile. Ce sont des bois fort en pente, mais en me retenant aux arbres et aux souches, je peux avancer sans trop de difficultés et plus rapidement. J'aperçois enfin le bourg de Cier-de-Luchon accroché à flanc de montagne. Mais, puisqu'il faut que j'aie vu le chef de gare, je décide de suivre la voie jusqu'à ce que j'aie la station en vue. Cette douce vision, que je comparerais à la vue d'un bateau naviguant en direction du radeau d'un naufragé, ne tarde pas à calmer mon angoisse.

Ici, il s'agit d'être prudent, de s'approcher pas à pas, au cas où il y aurait des allemands à la gare. Je suis à dix mètres de mon but. Je regarde attentivement de tous côtés. Je laisse ma valise dans un fossé, j'enlève ma veste et je m'avance d'un air décidé, comme si j'étais un type du pays. J'aperçois une femme que j'aborde aussitôt, elle m'explique que pour le moment, les allemands sont en patrouille et qu'ils ne viennent à la gare que pour contrôler les arrivées et les départs des voyageurs, or le prochain train n'est que dans une heure. Rassuré, je retourne chercher ma valise et j'enfile à nouveau mon veston pour me rendre chez le chef de gare. Je toque à la porte de derrière jusqu'à ce qu'une femme vienne m'ouvrir. Je m'annonce en disant - comme on me l'avait expliqué à La Réole -, que je viens de la part de la gendarmerie d'Agen. Après quelques difficultés, elle me fait tout de même rentrer pour attendre son mari parti à la pêche. Il reviendra pour l'arrivée du train. Bien vite, elle me semble rassurée, plus confiante, et elle m'offre une grande tasse de lait chaud. Combien il me paraît céleste de me retrouver assis dans un fauteuil, les pieds dans des pantoufles, m'abandonnant au repos en buvant une boisson chaude. A l'instant où j'écris ces lignes, je ressens encore cette sensation de délivrance, de profonde détente du corps et de l'esprit.

Le chef de gare ne tarde pas à arriver. Confiant, il me reçoit très aimablement. Les présentations faites et le mot de passe prononcé, il me suggère d'aller me reposer. Nous discuterons au dîner, après le départ du train.

A table, il m'explique que de Cier-de-Luchon à **Bausen**, en Espagne, il y a un téléphérique qui file tout droit à travers la montagne, il servait avant au transport de minerai. Il me suffira de suivre ce téléphérique discrètement en passant par les bois et les rochers pour me cacher. Douze kilomètres à peine me séparent de l'Espagne, mais ce trajet — sur un terrain terriblement accidenté — me conduit à 2314 mètres d'altitude, au pic Bacanère. Au sommet, juste après un petit plateau ultra dangereux, c'est l'Espagne, sur le flanc descendant de la montagne



Là, il faudra continuer à suivre le téléphérique (sans avoir besoin de se cacher) pour arriver à Bausen, le village le plus proche. Il me donnera un pas de conduite pour que je situe le téléphérique, ensuite il me laissera y aller seul. Si je veux un guide, il me faudra déboursier au moins 6000 frs, et encore, pour ce prix, il n'ira que jusqu'au sommet. Voilà le résumé de notre conversation.

Puis il me donne encore quelques points de repère sur un petit plan. Le dîner terminé, il m'invite à aller dormir, car il me conseille de partir ce soir. Je retourne dans le fauteuil et je tombe dans les bras de Morphée...

Vers six heures, on me réveille pour le souper. Tandis que nous mangeons, un violent orage éclate sur la montagne, suivi d'une pluie drue et interminable. Loin de me décourager, cette situation me réjouit, car les Allemands se mettront sans doute à l'abri. J'attends que le train du soir soit parti pour ne pas tomber sur les contrôles allemands en sortant. Sur le quai, le chef de gare observe habilement leur départ, mais à mon grand désespoir, il m'annonce qu'il est impossible de partir ce soir. Les fritz venus contrôler le train patrouillent le long de la route que nous devons prendre pour nous enfoncer dans la montagne, et par expérience, il sait qu'ils vont patrouiller toute la nuit et qu'ils ne rentreront dans leur camp qu'après le contrôle du 1^{er} train demain matin. Je vais donc devoir attendre ce moment pour partir. Rapidement, on m'arrange un lit dans la cuisine. Je ne sais pas comment remercier ces gens qui risquent tout pour moi. Je dors profondément pour essayer de combler le manque de sommeil qui ne cesse d'augmenter depuis mon départ.

Jeudi 10 juin 1943

Sept heures du matin, le premier train vient de partir. Comme le chef de gare l'avait prévu, les Allemands rentrent dans leur quartier après l'inspection des voyageurs. Sans tarder, nous prenons tous deux le chemin de la montagne. La côte est rude et escarpée. Nous ne pouvons pas prendre les sentiers, car nous risquons de tomber sur une patrouille. Nous devons escalader rochers et coteaux, traverser taillis et rivières, broussailles et marécages. Je suis trempé jusqu'à la ceinture, l'eau gicle dans mes souliers. La sueur me coule déjà de partout. Le petit village de Cier-de-Luchon paraît déjà bien petit dans la vallée et cela me donne du courage. Nous nous arrêtons un moment et cachés dans un taillis, nous fumons une cigarette. Le chef de gare m'explique la route la route à prendre, il me montre le téléphérique et le bois

où je dois m'enfoncer, puis les poteaux qui me serviront de points de repère. Je vais devoir venir de temps en temps à la lisière de la forêt pour m'orienter.

Je remercie mon guide comme il se doit et je continue ma route, seul, en direction du bois. Ma valise me gêne énormément pour escalader les rochers et m'accrocher aux pierres. Au bout d'un quart d'heure, trempé de sueur, je m'affale au pied du premier arbre. J'ai l'impression d'être déjà à bout... Mes jambes sont raides, je n'ai plus de force. Je me repose une demi-heure, puis je reprends mon escalade à travers le bois. Le terrain est tout aussi accidenté, mais les arbres et les souches m'offrent de puissants points d'appui. J'avance prudemment, lentement, tantôt je m'arrête, tantôt je me cache un moment pour épier les alentours et écouter tous les bruits de la forêt. Comme on me l'a conseillé, je reviens régulièrement à la lisière pour repérer les poteaux du téléphérique. Heureux conseil, car à un moment donné, à 200 mètres de moi et à 50 mètres de la lisière, j'aperçois une cabane d'où sortent les échos gutturaux de quelques gueules allemandes. Je la détourne soigneusement, toujours dans l'angoisse d'être pris par surprise.

J'arrive au sommet à midi. Je suis très fatigué, mais plus entraîné, mes muscles se sont dérouillés. Un grand plateau s'étend devant moi, mais je ne vois plus le téléphérique. Je rampe entre les bruyères pour ne pas être repéré par l'objectif des lunettes allemandes. Arrivé au bout du plateau, j'aperçois un petit village qui repose sur le flanc de la montagne voisine. Je cherche vainement le téléphérique, le seul moyen qu'il me reste pour me renseigner est de me rendre dans ce village. Je mange pour me donner un peu de force et je me mets en route. La descente est abrupte et je perds pied plus d'une fois, mais j'arrive à me rattraper en m'accrochant de justesse pour ne pas rouler jusqu'en bas. Et pour finir en beauté, je glisse jusque dans une rivière.

Pour atteindre ce village, il me faut remonter sur l'autre montagne. Je me repose un peu avant d'entreprendre cette nouvelle ascension. Je pénètre dans un bois avec le sentiment d'être complètement perdu dans les Pyrénées. J'ai hâte d'avoir gravi ce col pour voir si je repère toujours le village. En sortant de la forêt, essoufflé par une nouvelle demi-heure d'efforts, je vois le village juste un peu plus haut sur la droite, quelle joie ! Encore un kilomètre ou deux. Il est temps, car un orage se prépare. Je rassemble ce qui me reste de force et je me dirige discrètement vers ce petit bourg. J'accélère le pas, car mes pieds commencent à bien mal me porter. Mes mains sont complètement écorchées et mes vêtements, jusqu'à ma veste, sont trempés de sueur, ils sont à tordre. J'ai l'impression que ma valise pèse 100 kilos et mes épaules meurtries sont de plus en plus blessées par le frottement de la courroie. Mais malgré les culbutes, la fatigue, la soif, les meurtrissures, l'angoisse et l'inquiétude, il faut continuer. Il faut arriver en Espagne ou être pris, ma décision est irrévocable, ma volonté inflexible.

L'orage éclate à une centaine de mètres du village, mais je ne me sens pas la force de courir. Trempé jusqu'aux os et plus mort que vif, je rentre dans la première grange qui se présente. À peine à l'intérieur, je vois une patrouille allemande arriver en moto. Je me cache dans la paille, dans le coin le plus sombre et mon cœur s'emballe quand je les vois garer leurs motos dans la grange. Je ne bouge pas, je retiens mon souffle, la sueur me coule à grosses gouttes. Puis ils prennent leurs affaires de camping, évidemment ils vont passer la soirée et la nuit dans la montagne. Heureusement qu'ils n'ont pas de chien. L'un à une mitraillette et une longue vue, l'autre un fusil et des jumelles. Ils sortent chargés d'un sac à dos. Je n'ose pas encore respirer tellement j'ai peur, mais il faut penser à ce soir, et je tiens à savoir dans quelle direction ils partent. Je me glisse vers porte et je les vois se diriger vers une cabane de berger. Vu l'orage, ils vont sans doute se mettre là à l'abri. Je sors prudemment de cette grange de

malheur et je me précipite dans la première ferme venue. Les gens m'apprennent que je suis à Artignes, à cinq kilomètres de l'Espagne. Le patron comprend vite ma situation, il me fait entrer, m'explique la route à suivre, puis me donne à souper et à boire. Je me repose un peu et à 18 heures 30 je reprends mon périple à travers la montagne, muni du petit plan que l'on m'a donné. Heureusement, pendant quatre kilomètres, je peux me cacher dans les bois. Après 500 mètres, je suis trempé comme un canard, mais qu'importe, je suis sûr maintenant d'être sur la route de l'Espagne. Je dois grimper jusqu'à 2500 mètres d'altitude, mais je sens comme de nouvelles forces m'envahir en voyant le ciel d'Espagne. La culotte collée aux jambes, le visage dégoulinant, je me cache d'arbre en arbre, car je crains de plus en plus de me faire prendre dans ces derniers kilomètres. Je continue, en me cachant par moment dans le lit profond des rivières. Que m'importe de marcher dans l'eau, si je m'approche de l'Espagne. Me voici enfin hors du bois, je retombe sur le téléphérique, je le vois fort bien maintenant. Plus qu'un kilomètre à franchir, mais rien que des bruyères. Les patrouilles allemandes ont certainement leurs longues-vues braquées sur le plateau dénudé. J'avance donc bout par bout, d'un trou dans un autre, d'une pierre à une autre en cherchant les moindres dépressions du terrain pour m'y glisser. Par moment, je reste collé au sol pour reprendre haleine et courage. Encore 100 mètres, encore 50...encore 10... je suis au sommet et je dévale l'autre pente au galop comme si j'étais frais et dispos. Je ne me retourne pas, je descends, je cours, je tombe, je me relève. A bout, je me jette dans un fossé qui doit être un ancien abreuvoir. J'y reste une demi-heure, les yeux fermés, remerciant le ciel de ma réussite. Ayant repris souffle, je me relève et je continue à descendre et je vous assure qu'il est tout aussi fatigant de descendre que de monter. Je marche depuis plus d'une heure et mes mollets me portent à peine, mais je ne veux plus m'arrêter de peur de ne plus avoir le courage de continuer. Maintenant que je suis en sécurité, je veux arriver à Bausen, le village que j'aperçois dans la vallée. Je suis un petit sentier en lacet qui est beaucoup plus facile, mais qui rallonge, certainement de quatre fois, ma route. Je rencontre un pâtre qui descend vers Bausen, il s'offre de porter mes bagages. Vous pensez bien que je ne lui fais pas répéter son offre deux fois. Mon épaule déchargée me ferait presque perdre l'équilibre. J'arrive enfin à Bausen, complètement épuisé et esquinaté, mais fier, et je ne sais comment remercier la providence d'avoir écarté tant de dangers de ma route.

Je suis bien décidé à me remettre directement aux mains de la police espagnole, j'entrerais ensuite en relation avec le Consul de Belgique. Je me rends donc au poste de douane. On m'y reçoit très aimablement. On me fouille complètement et on me questionne. Après une heure d'inspection, je suis conduit dans une maison particulière pour souper. Un bon repas m'est servi et je découvre le vin espagnol que je trouve exquis. Après le souper, je retourne à la douane où l'on m'attend pour remplir et signer les papiers et fiches nécessaires. A minuit, je peux enfin aller me coucher. Je suis trop épuisé pour dormir convenablement, mais je jouis tout de même de sept heures de sommeil réconfortant et bien mérité.

Vendredi 11 juin 1943

A sept heures, les douaniers viennent me chercher pour me conduire à Ley, où je prendrai l'autobus pour **Viliella**. Je dois encore faire cinq kilomètres à pied dans la montagne, escorté par deux carabiniers, pour me rendre à Ley. Je ressemble à un prisonnier ! C'est surtout maintenant que mes jambes me font mal, les muscles me tirent de tous les côtés, je suis complètement engourdi et courbaturé. Je quitte le sale petit bourg de Bausen, bien gardé, mais très mal en point. Arrivés à Ley, deux hommes dans ma situation nous rejoignent. Peu après, nous prenons l'autobus pour Viliella. En route, un quatrième jeune homme, dans le même cas

que nous, monte à bord. Nous arrivons à Viliella (toujours bien encadrés) après un très beau petit voyage à travers la montagne. Nous sommes immédiatement conduits à la prison pour y établir notre état civil. Puis, ceux qui ont de l'argent sont invités à prendre pension où bon leur semble; les autres seront tout simplement mis en prison. Nous nous rendons vite compte de l'esprit roublard et commerçant des Espagnols. Pour nous décider à vider notre portefeuille, ils ont la finesse de nous prévenir qu'en quittant cette ville, nous ne pourrions plus rien faire de notre argent français. Nous croyons tout cela comme parole d'Evangile et à nous quatre, nous rassemblons notre argent, nous arrivons à un total de 6000 frs. Nous devons rester dans cette bourgade jusqu'à lundi midi, c'est-à-dire que nous devons prendre une pension pour 3 jours, nous avons de quoi payer 500 frs par jour et par personne. En France, on aurait une pension magnifique pour ce prix-là, mais le franc espagnol vaut 20 frs français, donc 500 frs = 25 pesetas, juste de quoi se payer un logement miteux. Rude coup pour le cœur et le portefeuille.



Dans les étalages ici bien des choses occasionneraient d'interminables files d'attente en Belgique, hélas n'ayant plus rien en poche, nous ne pouvons que regarder le chocolat, les oranges, les bananes...

La nourriture de l'hôtel est bonne, mais insuffisante, ils nous escroquent tant qu'ils peuvent et ils ne rougissent même pas de ne nous servir que deux plats pour 4. Nous payons pour une pension complète, mais ils s'empressent de nous fourrer tous dans la même chambre avec des lits à une place pour deux... Rien ne sert de réclamer, ils nous tiennent, nous sommes impuissants.

Le reste du temps, nous nous promenons à droite à gauche, passant cent fois par la même route ! Vieilla est une petite ville pas franchement typiquement espagnole, mais qui offre un certain cachet. La prison où nous devons nous rendre chaque jour ressemble à tout ce qu'on peut imaginer de plus crasseux. Les murs sont recouverts d'inscription et de noms laissés par les étrangers passés ici avant nous.

Nous visitons l'église, elle porte encore les traces de la révolution. La ferveur espagnole s'inscrit sur tous les murs des maisons: "Aviles Espagna, Viva Franco", on trouve des portraits de Franco et de José Antonio tous les cent mètres. Cependant, les deux tiers de la population sont révolutionnaires et communistes.

Le dimanche, je vais à la messe. Les femmes, recouvertes de leurs "mantilles", se placent tout devant. Si elles sont mariées, elles sont habillées en noir. L'après-midi, je vais au bal, ce qui me confirme que les Espagnoles sont nées danseuses.

Lundi matin, nous faisons nos bagages, puis allons manger quelques pommes de terre à la prison, car nous n'avons plus d'argent pour tenir jusqu'à midi, plus clairement nous nous sommes fait trop flouer et tromper.

Lundi 14 juin 1943

A une heure nous prenons l'autobus de **Vieilla à Lérida**. Nous ne pourrons arriver là que demain. Ce soir nous logeons à **Sort**. Le voyage que nous faisons aujourd'hui est superbe. Nous montons jusqu' à 3000 mètres où nous traversons un sommet recouvert de neige. Nous longeons continuellement des routes en corniches, justes assez larges pour permettre le passage de l'autobus. Des précipices bordent ces routes et mon cœur bat fort, rien qu'à les regarder. La moindre inattention et se serait une chute de 1000 mètres! A Vieilla nous avons quitté le soleil tropical et ici le vent glace tout, les flaques d'eau sont recouvertes de glace. Cette route n'est d'ailleurs praticable que 2 ou 3 mois par an et c'est la seule route nationale de cette région qui a alors beaucoup recours à la France pour son ravitaillement.

Le splendide voyage nous mène à **Sort**.



Après la promenade coutumière de la gendarmerie à la Mairie, nous retournons pour finir à la prison. En route, le contingent des rescapés s'est grossi et nous voici maintenant à une vingtaine. Nous avons reçu chacun deux pesetas pour nous nourrir, de quoi acheter une livre de cerises. La nuit se passe à blaguer, à parler, à jouer aux cartes pour oublier l'inconfortable de cette puante et abominable cellule où nous sommes entassés !

Mardi 15 juin 1943

A 5 heures nous reprenons l'autobus toujours sous bonne garde et nous partons vers **Lérida**, capitale de la Catalogne, où nous serons soi-disant mis dans un camp et repêché par le Consul américain.

Le voyage est tout aussi splendide que la veille. Les sommets se succèdent aux sommets, les plateaux aux vallées, les gorges aux cols, et tout cela perdu dans une nature sauvage, entourée

de verdure, de cascades majestueuses, de rivières écumantes, de torrents bondissants et dévastateurs. Nous passons très près de la Garonne qui d'ici n'est large que d'un pas. Enfin nous arrêtons à Balaguer où ceux qui ont encore un peu d'argent peuvent se ruiner complètement.

Puis c'est Lerida visible de loin grâce à sa haute citadelle. Nous descendons de l'autobus devant la gare et nous prenons aussitôt le chemin du Pavillon du Gobenador, bien que toujours sous bonne escorte. Nous stationnons là une demi-heure environ, attendant que les formalités soient faites. Puis à notre grande surprise on nous conduit à nouveau à la prison. Nous entrons et sans tarder nous sommes fouillés sur toutes les coutures. Puis nous passons une petite visite médicale (pour la gale et maladies vénériennes). Enfin à notre profonde indignation on nous conduit au coiffeur de la prison pour être tondus. Nous sentons bien vite que nous sommes là pour un bon bout de temps. Pour finir, on nous mène dans la cour. Pauvre de moi ! Je n'en croyais pas mes yeux ! Près de 600 jeunes gens et hommes à moitié nu, tous tondus, mal rasés, pour la plupart dégoûtants, sans souliers, se promènent dans la cour avec une allure pire que des bagnards. Vraiment, je vais être réduit à vivre avec ces hommes abrutis et sales qui sentent de loin la vermine.



Il est midi. C'est l'heure de la soupe. On me donne une vieille gamelle, grasse, rouillées et difforme et d'un ton grossier, un gardien espagnol me pousse dans le rang. Vision pénible que cette masse de jeunes gens venus ici pour échapper à l'ennemi ou pour combattre. Vision pénible que ce triste sort qui les attendait lâchement. Vision pénible que ces rangées de têtes tondues, que ces visages abrutis et tirés; que de regards égarés, désespérés, vaincus. Nous avançons doucement vers la marmite où nous recevons royalement deux cuillères de soupe et 100 grammes de pain. Après cela nous montons.

Quoi de plus pénible encore que ces grandes salles puantes aux murs blancs, rougis par le massacre des punaises écrasées, noircis par les mouches, souillés par toutes sortes de crasse. Je me renseigne tout de suite pour savoir s'il y a des belges- oui, il y en a deux. Sans tarder, je me fais conduire auprès d'eux. C'est un homme d'une quarantaine d'années, Robert Ansiaux, de Bruxelles et un jeune garçon de 18 ans : Lucien Dréltieux d'Anvers. Nous sommes vite bons amis, ainsi qu'avec quelques autres français déclarés belges. Je me renseigne bien vite sur la vie dans cette infecte tanière.

Nous couchons sur le carrelage, recevant seulement, une couverture de la Croix-Rouge. Il n'y a pas de fenêtres- seuls des treillis sont placés devant des ouvertures qui servent à cet usage et si par malheur vous regardez par la " fenêtre ", la sentinelle se souviendra de son fusil- ainsi sept balles percèrent le plafond ce mois ! Pour toute nourriture, nous recevons le

matin une tasse de thé d'écorce d'oranger. Le midi 100 grammes de pain, deux louches de soupe et le soir deux louches de soupe...

Depuis six mois il y en a qui vivent à ce régime. Inutile de vous dépeindre leur état physique et moral. L'hygiène est déplorable: de l'eau deux à trois heures par jour et 2 robinets et 3 douches seulement pour la toilette de 600 hommes. Vous pensez qu'avec un tel débit chacun ajuste le temps de laver sa gamelle et encore ceux qui le font! 6 W.C. pour 600 hommes demandent également de la patience. La nourriture est juste mangeable et pour manger notre soupe, nous n'avons même pas de cuillère; il faut boire dans cet infect morceau de fer blanc qui nous sert de gamelle et qui sert à tout. Heureusement, on me réconforte en m'apprenant que les Belges sortent souvent assez vite de cette prison par suite de la présence du Consul qui s'en occupe. J'ai le moral bien bas; vous pensez qu'il y a de quoi : venir en Espagne, risquer la mort et tant d'autres dangers, pour en arriver là, pour être traité pire que des bêtes, pire que des bagnards.

Nous sommes ici des hommes de toutes nations : Anglais, Américains, Polonais, Canadiens, Belges, Yougoslaves, Alsaciens, Tchécoslovaques, Russes, Français, et même Hollandais. Les ressortissants des nations qui ont encore leur Consul sont privilégié. Les autres sont condamnés à rester là, plusieurs mois.

On ne peut ni lire, ni jouer aux cartes, ni à un autre jeu; tout cela est défendu. Aussi, une fois un repas fini, vous voyez tout ce bétail humain vautre sur le sol, cherchant l'oubli dans le sommeil et un sourire dans un rêve. Couchés l'un contre l'autre, toute cette chaire abandonnée offre le plus triste spectacle.

Le matin, de 9h.30 à 12h. , il y a une récréation dans la cour, mais nous sommes si nombreux que nous ne pouvons, pour ainsi dire, pas même marcher dans cette cour. Il y a une cantine pour ceux qui ont un peu d'argent ; ils peuvent s'y procurer des figues, des abricots, des poires etc. Malheureusement, moi, je n'ai pas d'argent.

Toutes les classes sociales sont mêlées: étudiants, ouvriers, officiers, intellectuels, médecins, militaires; tout se mélange : idéalistes, patriotes, bons à rien, rescapés, fugitifs pour les causes les plus diverses. Toutes les éducations se croisent et se narguent, du fier St-Cyrien au grossier moussaillon, du séminariste au Sans –Dieu des enfants de malheur, et au fils de famille. Epouvantable spectacle que ces corps maigres, grouillant sous un soleil torride, dans les accoutrements les plus lamentables. Certains cherchent un coin d'ombre, car il est défendu de mettre quoi que ce soit sur la tête. Le commerce le plus ignoble se fait là avec les prisonniers espagnols; pour avoir quelque argent, pour acheter une chose ou l'autre à la cantine, nous vendons aux Espagnols tout ce que nous avons: chemises, montres, stylos, souliers, culottes, etc... si bien que certains ne possèdent plus qu'un short et une chemisette. Je m'endors sur le sol dur, dans les courants d'air, la puanteur et la vermine, plus par abrutissement que par ennui.

Mercredi 16 juin 1943

Je me réveille, courbaturé, mordu par les poux, les puces et les punaises; je commence bien vite à les chasser pour vivre au moins en paix pendant la journée. Je vais ensuite à la douche où je parviens après bien des efforts. A 7 heures, le " café" est annoncé par une sonnerie de

clairon. Nous nous mettons en rang et nous recevons une petite louche de cette infecte écorce d'oranger. Après il faut tuer le temps jusqu'à 9 heures. Que faire d'autre que de dormir. Puis vient la récréation. Vers 12 heures, on nous appelle au parloir. C'est le délégué belge qui vient prendre connaissance des Belges qui sont là et il nous promet que dans huit jours nous sortirons. A cette annonce ma joie est indescriptible! Sortir d'ici ! Que n'aurais-je fait pour cela. Tout l'espoir est revenu en mon cœur et tous ces pauvres jeunes comme moi me font maintenant doublement pitié, car ce qu'il y a surtout au point de vue moral, de terrible dans cette prison, c'est de ne pas savoir quand l'on en sortira. Certains sont là depuis six mois et ils ne savent pas si c'est la veille de leur libération ou si ce n'est que la moitié de leur peine.

Heureusement, les Français pour la plupart déclarés, Américains ou Canadiens, touchent chaque semaine un peu de ravitaillement de la Croix-Rouge. Je vends mes chemises pour pouvoir acheter quelques boîtes de lait. L'après-midi, je dors ou j'essaye de dormir. Le temps passe ainsi dans l'ennui et la saleté. Le dimanche, j'assiste à la messe et enfin, le mardi 22 juin à 6 heures du soir, on vient nous annoncer à tous trois notre libération. En dix secondes ma valise est faite. Autour de nous se forme un cercle où les regards tristes, envieux, jaloux, haineux se mêlent et nous fixent. On me donne une trentaine de lettres à dissimuler. Enfin, la porte s'ouvre, et nous sommes libres !

La déléguée nous attend. Aussitôt, elle nous achète une culotte, une chemise et nous voici très chics dans un hôtel de premier ordre. Bon repas, nuit de noce!

Le lendemain, mercredi, je prends la route de Rocallaura. La déléguée m'y amène en taxi. Ah! Quelle différence! Nous sommes ici une bonne centaine, assez libres, bien nourris, hôtel confortable, hygiène, moral bon, cœur plein d'espoir. Toutes les races se mêlent.

23 juillet 1943

Je quitte Rocallaura pour Madrid. Je reste un moment à Lérída.

24 juillet 1943

Le jeudi 29 à 2 heures du matin, nous prenons le train pour Saragosse, ville magnifique. A 4 heures, train pour Madrid très sale. Arrivons Madrid à 12h. Suis conduit à l'hôtel Atlantida. Grand confort. Quitte Madrid le 15 septembre 1943 à 9 heures du soir. Pars pour Lisbonne avec autres Belges.

Le 16 : Valencia Alcantara. Mavao. Curia à 9 heures du soir. Palace. Quitte Curia dimanche 3 octobre à une heure du matin.

Lundi 25 octobre 1943

Quitte Costia pour Gibraltar. Un autocar nous mène à Frafaria. Nous traversons le Tage. Nous arrivons à Belem et là, prenons le train pour Lisbonne. Nous gagnons directement la douane.

Nous abordons le " René-Paul " (bateau belge d'Anvers) ancré au milieu du Tage et qui doit nous conduire à Gibraltar. A 2h15, nous levons l'ancre, filons droit vers l'Ouest après être sortis du Tage. L'Arrivée au large, nous virons au Sud et à 9 heures 15, nous transbordons la

pleine mer sur l'**Anthony**, contre-torpilleur anglais. Abordage très difficile et dangereux vu la mer agitée. Filant nos 32 nœuds ...

Nous arrivons vite à Gibraltar et descendons le mardi 26 octobre à 7h45. Sommes habillés militairement à Gibraltar. Quittons le 27 au soir pour monter sur le " Prince Albert " bateau belge qui lève l'ancre le jeudi 28 à 11h du soir. Rejoignons le vendredi matin un convoi de 30 navires. Mess des officiers. Quittons avec un destroyer le convoi le lundi midi 2 novembre pour Douvres. Ai le mal de mer.

P.S. Au mois de novembre de la même année la Commandantur perquisitionnait au 3 av. des Pâquerettes à Rixensart....
